

CHAPITRE V

Critique du matérialisme

Trop d'évolutionnistes, en fait, ont commis cette lourde méprise de prendre leurs explications scientifiques de la vie pour une solution métaphysique du monde.

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN.¹

I. LES MOTS TRUQUÉS

Dans toute discussion concernant le matérialisme et l'idéalisme, les communistes tirent grand parti de la confusion dans laquelle ils ont eux-mêmes plongé le problème. Celle-ci naît de ce qu'ils font entrer dans la définition de ces deux termes — matérialisme et idéalisme — des éléments nom-breux et assez hétéroclites. Chacun de ces mots a pris une signification très complexe et propre au marxisme.

Les communistes définissent l'idéalisme comme suit: « Courant philosophique antiscientifique qui, contrairement au matérialisme, résout le problème fondamental de la philosophie, celui du rapport entre la pensée et l'être, en faisant de la conscience, de l'esprit, la donnée première. »² Pour expliciter ce texte, notons que l'idéalisme, au sens marxiste du terme, contient, comme éléments essentiels, les notions suivantes: la croyance à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme et à la religion; l'idée que notre connaissance n'atteint que des complexes de sensations et non des réalités extérieures; l'affirmation que le progrès historique est dû essentiellement aux « grands hommes »

¹. PIERRE TEILHARD DE CHARDIN, *La Vision du passé*, Paris, Éditions du Seuil, 1957, p. 36.

². *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 255.

qui créent l'histoire sans le peuple; l'idée que l'évolution des sociétés trouve sa cause ailleurs que dans le développement économique; le refus de partager les positions du Parti sur les aspects, même les plus particuliers et les plus concrets, de sa politique. En un mot, l'idéaliste, c'est tout adversaire en n'importe quel domaine que ce soit.

On tente aussi de rattacher ces éléments entre eux. D'après Lénine par exemple, l'idéalisme, comme théorie de la connaissance, est toujours lié, d'une façon ou d'une autre, à la religion. « L'idéalisme, c'est l'obscurantisme clérical. »¹ Les mêmes origines, les mêmes traits communs marquent la religion et la philosophie idéaliste: « elles détachent de la nature les concepts et les idées, elles personnifient et spiritualisent les forces de la nature. L'idéalisme philosophique est une forme et un moyen de défense de la religion. »² La philosophie idéaliste, écrit Garaudy, « n'est jamais qu'une transposition conceptuelle, consciente ou inconsciente, du créationisme religieux. »³

Les communistes tirent avantage de cette signification complexe en passant indûment de tel sens du terme « idéalisme », ou du terme « matérialisme », à tel autre sens qu'ils lui ont imposé. Par exemple, après avoir exposé les arguments qui valent contre la position de Berkeley, ils croient, ou veulent faire croire, que toutes les affirmations groupées sous le terme « idéalisme » sont également réfutées. Pourtant, on ne voit pas du tout comment les arguments en faveur de l'existence d'un monde matériel, indépendamment de notre pensée, pourraient servir, en dernière analyse, contre l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Tout le problème a été soumis à une simplification extrême qui débouche dans la fausseté. Marx et Engels ont arbitrairement établi qu'il n'existe que deux classes de philosophes, deux camps opposés: les idéalistes et les matérialistes. La répartition se fait d'après des critères établis par les marxistes et non d'après ceux que l'histoire de la philosophie utilise. Dès qu'une doctrine rejette l'un des éléments qu'ils ont attribués au matérialisme — élément auquel ils

accordent la prééminence sur les autres selon les besoins de la cause et du moment —, elle est tout de suite classée parmi les théories idéalistes. Son auteur est ainsi étiqueté, même si sa pensée diffère considérablement des philosophies communément appelées idéalistes. Par exemple, des philosophes comme Aristote et saint Thomas admettent l'existence des choses hors de l'esprit et ne les considèrent pas comme des complexes de sensations. Il est donc impossible de les déclarer idéalistes en s'appuyant sur ce point. Les marxistes le feront pourtant en s'attachant, contrairement à toute la tradition philosophique, à cet autre point de leur doctrine: la croyance à l'existence de Dieu.

L'astronome soviétique Ambartsoumian écrit: « ... Depuis ces dernières dizaines d'années, c'est la conception correcte, matérialiste, qui triomphe dans la cosmogonie scientifique. Elle présuppose la réalité objective du monde astronomique extérieur à nous, la richesse et la variété de ses manifestations et le caractère inépuisable de ses propriétés d'où résulte la multiplicité des modes d'évolution des systèmes cosmiques aux divers échelons de leur hiérarchie. »¹ L'auteur de ce texte croit-il vraiment que seuls les savants matérialistes admettent ces présuppositions? Croit-il aussi que la logique contraint celui qui les admet à rejeter l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme? Le fondateur de la théorie des quanta, Max Planck, croyait lui aussi en la réalité d'un monde indépendant du savant. Cette attitude ne l'a pas empêché d'écrire: « Seuls ceux qui pensent à moitié deviennent athées; ceux qui pensent jusqu'au bout et voient les relations merveilleuses entre les lois universelles reconnaissent une puissance créatrice. »²

Les communistes en viennent ainsi à identifier le matérialisme au réalisme, de même que l'idéalisme au spiritualisme. L'erreur est grossière. En effet, nombre de philosophes sont des réalistes, en ce qu'ils admettent l'existence d'un monde indépendant de l'esprit humain, sans être pour autant des matérialistes, sans nier en même temps l'existence d'un esprit créateur. Rien n'empêche quelqu'un d'être réaliste

1. *La Méthode en cosmogonie*, article reproduit dans *Recherches internationales*, oct. 1959, p. 38.

2. Cité dans *L'Homme et l'atome*, Les Rencontres internationales de Genève, Neuchâtel, Editions de la Baconnière, 1959, p. 194.

1. *Cahiers philosophiques*, p. 282.

2. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 527.

3. *La Théorie matérialiste de la connaissance*, p. 253.

et en même temps spiritualiste ou non matérialiste, au sens coutumier de ces mots. Par contre, nombre de philosophes admettent l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme sans admettre du même coup que les choses n'existent que dans l'esprit humain, sans verser dans l'idéalisme d'un Berkeley. Rien n'empêche quelqu'un d'être spiritualiste ou non matérialiste et en même temps réaliste, toujours au sens coutumier du terme.¹

Dès lors l'argumentation qui, après avoir réfuté Berkeley, prétend avoir détruit du même coup toutes les propositions que les marxistes ont groupées sous le terme « idéalisme », ne possède aucune valeur. Elle équivaut à un syllogisme de plus de trois termes. C'est donc subrepticement et à tort que ce jeu de passes fait converger vers le matérialisme des arguments valables pour le réalisme. Une fois de plus, le marxisme illustre la justesse de ces remarques de Pierre Gaxotte: « La grande perversion de notre temps est d'avoir changé clandestinement le sens des mots. Les vessies sont des lanternes, le totalitarisme s'appelle démocratie, la servitude liberté, l'arbitraire justice, l'incompétence nouveauté, l'agitation dynamisme, le déficit impasse, le goût de la défaite réalisme... On parle, on écrit avec des mots truqués, des mots-pièges. »²

II. LA SCIENCE NE PROUVE PAS LE MATÉRIALISME

Le sujet formel de la science expérimentale, correspondant à sa façon de définir, se limite à l'aspect mesurable et quantitatif de l'univers. Par suite, de larges domaines de la réalité échappent à son emprise. Tel est le cas des problèmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. La

1. « Puisqu'il est évident, pour les marxistes, que le monde matériel existe indépendamment de notre pensée, que ce ne sont pas nos idées qui créent les choses, il s'ensuit que tout l'idéalisme (au sens marxiste), c'est-à-dire tout le spiritualisme, est anti-scientifique et faux. D'ailleurs encore. Puisque la science prouverait l'objectivité du monde matériel contre ses négateurs idéalistes, elle prouverait donc aussi par le même mouvement que l'esprit ne précède pas la matière, que l'esprit n'est pas la cause de la matière, que donc Dieu, l'Esprit absolu et indépendant de la matière, n'existe pas. Ici encore, les marxistes ne paraissent même pas soupçonner que ce n'est que grâce à un véritable tour de prestidigitateur qu'on peut nier de l'Esprit absolu ce qui se nie peut-être de bon droit de l'esprit humain. » IANACE LAFFR, *Le Marxisme, philosophie ambiguë et effaçable*, Paris, Labergerie, 1949, pp. 62-63.

2. PIERRE GAXOTTE, *Thèmes et variations*, Paris, Fayard, 1957, p. 32.

science décrit avec beaucoup d'exactitude l'enchaînement des faits étudiés à l'aide d'étalons de mesure et imagine des structures pour rendre compte de leurs relations. Mais là se borne son champ d'étude. Sa méthode est inapplicable aux réalités qui échappent à la quantité et à la mesure.

Cette doctrine, élément premier d'une juste philosophie des sciences, est admise de la plupart des savants de renom. L'espace manque pour reproduire ici des témoignages de Louis de Broglie, Eddington, Lecomte du Noüy et autres que nous avons déjà recueillis ailleurs.¹ Si les communistes attribuent à la science la capacité de se prononcer sur le tout et moralisé arbitrairement ce même réel. Ils ont commis la « faute intellectuelle » dont parle Carrel à propos de certaines études sur l'homme. « La société moderne a souffert dès son origine d'une faute intellectuelle... Le qualitatif fut négligé... Car, chez l'homme, ce qui ne se mesure pas est plus important que ce qui se mesure. »² À plus forte raison dans l'ensemble du réel, ce qui ne se mesure pas sera-t-il plus important que ce qui se mesure.

La science est incapable non seulement d'étudier les propriétés, mais encore de se prononcer sur l'existence même d'une cause ultime de l'univers. L'argumentation qui, partant des faits naturels, cherche une conclusion touchant leur cause première, reste en dehors du champ propre des sciences expérimentales. Par suite, toutes les dissertations communistes, qui prétendent aboutir à la négation de Dieu au nom de la science, révèlent uniquement l'ignorance de la distinction des disciplines intellectuelles et de la méthode propre à chacune d'elles. Ces dissertations n'appartiennent aucunement à la science mais relèvent uniquement d'une mauvaise métaphysique.

D'ailleurs, même si l'argumentation en cause appartenait de droit à la science expérimentale, il reste que les conceptions scientifiques sont trop essentiellement changeantes pour fournir à une conclusion des bases absolument sûres. Ces théories ne possèdent pas du tout la même certitude

1. Cf. notre ouvrage, *La Nature et la portée de la méthode scientifique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Paris, Vrin, 1956, pp. 98-111.

2. ALEXIS CARREL, *L'Homme est inconnu*, Paris, Plon, 1936, pp. 338-339.

que le fait du mouvement, des causes efficaces, de l'ordre de l'univers, etc., qui assurent un point de départ inébranlable pour conclure à l'existence de Dieu. La loi de l'entropie ou la théorie de l'expansion de l'univers peuvent bien suggérer l'idée d'un commencement et, partant d'une création. Mais, suivant le conseil d'Eddington, n'allons pas commettre l'erreur de considérer ces indices comme la base inébranlable d'une preuve rigoureuse.

Après avoir comparé à un grand jeu de puzzle le travail du savant toujours occupé à remodeler ses théories, Eddington donne cet avertissement : « Ceux qui regardent par-dessus son épaule et se servent de la partie de l'ouvrage, maintenant terminée, pour des fins étrangères à la science, le font à leurs risques et périls... Le religieux qui nous lira pourra bien se déclarer satisfait que nous ne lui ayons pas offert un Dieu révélé par la théorie des quanta, c'est-à-dire exposé à être balayé à la prochaine révolution scientifique. »¹ L'évolution des théories scientifiques, dans des directions souvent imprévues, limite grandement la valeur des arguments fondés sur elles.

Si la connaissance du mouvement et de l'ordre du monde sert de base stable et manifeste à telles preuves de l'existence de Dieu, il n'en est pas ainsi de telle théorie décrivant une particularité ou une modalité de ce mouvement et de cet ordre. Un fait inconnu jusqu'ici peut la renverser demain. Dès lors, s'il est impossible de prouver l'existence de Dieu en partant d'une théorie comme l'expansion de l'univers, il est également impossible de prouver la non-existence de Dieu à l'aide d'une théorie opposée, comme celle d'un retour éternel ou d'un remontage de l'univers. Ces théories restent trop précaires, elles englobent une part trop considérable de constructions de l'esprit pour qu'il soit logique d'en faire la base de la discussion de l'existence divine. D'ailleurs, ces équations régissent le monde une fois donné. Elles se contentent d'en décrire le mouvement; il est donc irrationnel d'y chercher une preuve contre l'existence de sa cause efficiente. De plus, les théories cosmogoniques les plus en vogue aujourd'hui, envisagées comme indices, appuient

1. A. S. EDDINGTON, *La Nature du monde physique*, trad. Crois, Paris, Payot, 1929, p. 348.

l'idée d'un commencement plutôt que la notion d'un monde sans fin ni commencement, conception pourtant essentielle à la pensée communiste.

Max Planck, lui aussi, s'oppose à ceux qui introduisent inconsidérément des points de vue scientifiques dans les problèmes religieux et donne comme exemple « les efforts répétés en vue de fournir des bases scientifiques à l'existence et à la personnalité de Dieu ». À son avis, les valeurs des constantes universelles de la physique — comme le principe de la conservation de l'énergie dont Engels tirait argument contre Dieu et la création — « sont sans aucune importance pour la religion ». ¹

À un autre point de vue toutefois, en révélant l'admirable harmonie de l'univers, l'ensemble des lois scientifiques vient élargir les bases de la preuve traditionnelle qui s'appuie sur l'ordre du monde. Le Livre de la Sagesse dit : « Mais Vous avez tout réglé avec mesure, avec nombre et avec poids. Les lois scientifiques précisent ces mesures, ces nombres et ces poids; elles révèlent les déterminations que l'art divin a posées dans la matière informe. En ce sens, les découvertes scientifiques contribuent à élargir la base de la preuve qui, de l'existence de l'ordre, remonte à l'existence de l'ordonnateur. »²

Pour cette raison, même des savants qui n'appartiennent pas à une confession religieuse admettent cependant l'existence d'un Esprit qui ordonne et gouverne le monde. Par exemple, Einstein parle de « l'étonnement extatique en face de l'harmonie des lois de la nature, dans laquelle se révèle une raison si supérieure que toutes les pensées ingénieuses qu'un reflet tout à fait inutile ». Il déclare qu'à la base de tout travail scientifique un peu délicat « se trouve une conviction analogue au sentiment religieux que le monde est fondé sur la raison et peut être compris ». Cette conviction est liée chez lui « à un sentiment profond d'une raison supérieure ».

1. MAX PLANCK, *Autobiographie scientifique*, trad. George, Paris, Michel, 1960, pp. 122, 216.

2. Cf. PAR XII, *Les Preuves de l'existence de Dieu à la lumière de la science moderne*, 22 nov. 1952.

rière, qui se manifeste dans le monde de l'expérience... »¹ Pour Planck également, l'harmonie révélée dans l'ensemble des lois scientifiques forme une large base sur laquelle s'appuie la pensée métaphysique pour conclure « que la nature est gouvernée par une volonté rationnelle, et dirigée vers son but ». Il résume comme suit sa pensée, qui contredit carrément toutes les affirmations communistes sur l'opposition entre la science et la religion :

Partout où nous portons nos regards, nous ne trouvons nulle part une contradiction entre religion et science de la nature. Tout au contraire, nous rencontrons une concordance totale dans les points mêmes d'importance décisive. Religion et science ne s'excluent pas l'une l'autre, comme beaucoup de nos contemporains le croient ou le craignent; elles se suppléent et se conditionnent mutuellement, l'une l'autre. La preuve la plus immédiate de cette compatibilité entre religion et science, fut-ce à l'examen critique le plus minutieux, est le fait historique que les plus grands savants de ce genre eux-mêmes, dans tous les temps, — des hommes tels que Kepler, Newton, Leibniz, — furent empreints du plus profond sentiment religieux.²

Comme nous l'avons vu antérieurement, le principe qui supporte l'utilisation des théories scientifiques contre Dieu s'annoncerait à peu près en ces termes : la découverte des équations qui régissent un phénomène fait disparaître la nécessité d'une cause efficiente ultime. Si des gens croient encore en Dieu, c'est uniquement parce qu'ils ne savent pas que la science a fourni ou fournira une explication des phénomènes naturels. De Marx à Khrouchchev, ce sophisme reste une dominante de la pensée communiste. Les théories de Darwin et de Newton, les lois de la conservation et de la transformation de l'énergie, les découvertes de la géologie, toutes ces conceptions scientifiques élimineraient la nécessité de Dieu et de la création. Depuis près d'un siècle, les communistes répètent la formule d'Engels : « ... Aujourd'hui, avec notre conception évolutionniste de l'univers, il n'y a absolument plus de place pour un créateur ou un ordonnateur. »³

1. ALBERT EINSTEIN, *Comment je vois le monde*, trad. Solovine, Paris, Flammarion, 1958, pp. 21, 210.

2. *Op. cit.*, pp. 212, 219.

3. *Études philosophiques*, p. 93.

Toutefois, lorsqu'Engels affirme que la loi de la conservation de l'énergie n'est que la simple expression de l'incrétabilité du mouvement, nous cherchons en vain le moyen terme qui assurerait la validité du raisonnement et permettrait de tirer une telle conclusion. À supposer que l'énergie se conserve dans l'univers une fois donné, cela n'implique en rien son incrétabilité. La conservation de l'énergie et l'incrétabilité de l'énergie sont deux choses tout à fait différentes et rien n'autorise à passer de la première à la seconde. Les théories de l'évolution, également, ne fournissent aucune base à une argumentation qui prétendrait nier la création, comme le montre Claude Tresmontant dans le texte reproduit ci-dessous.¹

On voit mieux l'incohérence du raisonnement en cause si l'on applique son schéma à quelque exemple banal de la vie courante. Y a-t-il un mécanicien qui croira que sa connaissance parfaite d'un moteur d'automobile le dispense de remplir le réservoir d'essence lorsqu'il part en voyage ? Parce qu'un homme à l'âge adulte comprend mieux le processus de la génération, cesse-t-il pour cela d'avoir été engendré par son père. Et croit-il que son père n'a été jusque là qu'une création de son esprit, une superstition nuisible ? De même, comment la connaissance des équations qui forment l'ordre des sphères célestes et du cosmos entier peut-elle rendre inutile la cause première de ces équations ? Les remarques suivantes du Père Teilhard de Chardin, à propos du transformisme, s'appliquent tout aussi bien aux lois de la conservation et de la transformation de l'énergie, de même qu'aux théories géologiques et cosmogoniques.

Pour que le transformisme fût dangereux à la raison et à la foi, il faudrait qu'il prétendît rendre inutile l'action du Créateur, réduire le développement de la vie à une opération purement immanente à la nature, prouver que « le plus peut sortir, par lui-même, du moins ». Trop d'évolutionnistes, en fait, ont commis cette lourde méprise de prendre leur explication scientifique de la vie pour une solution métaphysique du monde. Comme le biologiste matérialiste qui croit supprimer l'âme en démontant les mécanismes physico-chimiques de la cellule vivante, des zoologistes se sont imaginés avoir rendu la Cause première inutile parce qu'ils

1. *Cf.* p. 185.

découvraient un peu mieux la structure générale de son oeuvre. Il est temps de laisser définitivement de côté un problème aussi mal posé. Non, le transformisme scientifique, à strictement parler, ne prouve rien pour ou contre Dieu. Il constate simplement le fait d'un enchaînement dans le réel.¹

En dépit de leurs prétentions, les communistes dépassent constamment, dans leurs conclusions, les limites de la science expérimentale. Leur tactique reste toujours la même : faire accepter une mauvaise métaphysique sous le couvert de la science. « Il serait temps de dénoncer le sophisme qui consiste à faire passer pour de la science des assertions proprement métaphysiques qui n'ont et qui ne sauraient avoir aucun fondement scientifique, ni expérimental, ni rationnel. »² Marx et Engels rendent ainsi un piètre service à la science elle-même. En lui assignant un rôle étranger à sa nature, ils la condamnent nécessairement à la faillite sur ce point.

Engels remarque qu'à certaines questions — formation des systèmes célestes, mode de croissance des espèces végétales et animales, etc. — la science de la nature, dans le passé, « ne répondait que trop souvent en invoquant la responsabilité du Créateur de toutes choses ». ³ Il est bien sûr que nos connaissances, au point de départ, se bornent forcément à une explication par la cause efficiente universelle, en attendant de connaître les équations qui régissent les phénomènes. Mais personne ne trouvera jamais moyen de faire autrement. Et personne, encore une fois, ne peut soutenir logiquement que la nécessité de la cause efficiente disparaît par suite de la progression dans la connaissance des autres causes.

Comme nous l'avons vu, ⁴ Engels utilise contre l'existence de Dieu un argument basé sur le fait que les savants ont de moins en moins recours à lui dans leurs exposés scientifiques. Il rappelle la réponse de Laplace à Napoléon lui demandant pourquoi il n'avait pas mentionné le Créateur

1. *La Vision du passé*, p. 37.

2. CLAUDE TREMONTANT, *Les Idées maîtresses de la métaphysique chrétienne*, Paris, Éditions du Seuil, 1962, p. 146.

3. *Dialectique de la nature*, p. 33.

4. Ci-dessus, pp. 102-103.

dans sa *Mécanique céleste* : « Sire, je n'avais pas besoin de cette hypothèse. » Puis Engels énumère d'autres savants qui ont laissé Dieu en dehors de leurs équations.

Mais ici encore le sophisme grossier se fonde sur la méconnaissance d'un principe de méthode. Le philosophe et le savant se placent à des points de vue différents qui entraîneront nécessairement des façons différentes de traiter un sujet. Étant donné l'objet de ses travaux, Laplace — comme tous les astronomes qui le précèdent ou qui le suivent — a tout à fait raison en disant qu'il n'a pas besoin de l'hypothèse de Dieu comme rouage dans sa mécanique céleste. Ces savants n'entendent pas du tout se prononcer sur la cause ultime de ces systèmes.

Le professeur de mécanique, qui démonte un moteur devant ses élèves, serait bien piètre instructeur s'il expliquait chaque rouage en remontant constamment à l'action du fabricant. Mais plus naïfs encore apparaîtraient ceux qui, de la façon de procéder normale et courante du professeur, concluraient que le constructeur n'a jamais existé. Engels se montre bien pauvre connaisseur de la méthode scientifique lorsqu'il tire argument des façons de procéder d'une science qui s'en tient, concernant les êtres naturels, aux aspects précis déterminés par son sujet formel. Il a tort de passer indûment du plan de la méthode au plan ontologique.

Les marxistes versent dans un raisonnement également faux et simpliste lorsqu'ils utilisent les découvertes et les réalisations scientifiques et techniques contre l'existence de Dieu et, en général, pour soutenir une philosophie matérialiste. Certains instruments scientifiques fourniraient même une preuve directe de la non-existence de Dieu. Un collaborateur de la revue russe *Science et Vie* note que les satellites et les fusées n'ont détecté ni le Très-Haut ni convictions religieuses et la croyance en Dieu. « On utilise, dit-il, des satellites et des fusées pour étudier des phénomènes que nos sens ne peuvent percevoir, comme les rayons cosmiques, les rayons X émis par le soleil et les champs magnétiques. Si les êtres surnaturels existaient réellement,

ils auraient été découverts depuis longtemps par les puissants instruments de recherche scientifique. »¹ Tout commentaire ferait perdre la saveur de cette cocasse ineptie.

En outre, les exploits techniques et scientifiques prouveraient que l'homme se suffit à lui-même et fourniraient ainsi un immense matériel pour les conclusions athéistes. En effet, les hommes se rendraient compte qu'ils ne dépendent pas de forces surnaturelles et fantastiques, mais que ce sont eux-mêmes, les masses ouvrières, les savants, qui créent l'histoire, transforment la société et la nature. Ici encore l'argument est inepte. Qu'on retourne les réalisations techniques sous toutes leurs faces, jamais l'on n'en pourra tirer logiquement la négation de Dieu. Au fait, les marxistes se gardent bien d'énoncer et d'expliquer un moyen terme qui leur permettrait de passer des capacités et des exploits de l'esprit humain à la négation de Dieu. En réalité, les exploits techniques prennent tout simplement place parmi les faits qui servent de base aux preuves traditionnelles de l'existence de Dieu et contribuent à élargir cette base. D'ailleurs les croyants eux aussi se réjouissent des progrès techniques: ils y voient l'accomplissement d'une tâche confiée à l'homme par le Créateur qui l'invitait à connaître et à dominer le monde.

Les convictions religieuses d'un homme n'en font pas nécessairement un grand artiste, un grand savant ou un grand technicien. De la même façon, les grandes découvertes, la fabrication de bons tracteurs ou l'amélioration du bétail ne prouvent pas que leur auteur possède une bonne philosophie ou une bonne morale. Suivant les termes de Pie XII, « un chercheur matérialiste peut faire une découverte scientifique réelle et valable; mais cet apport ne constitue en aucune manière un argument pour ses idées matérialistes ». ² D'ailleurs, il semble bien que les efforts pour opposer à Dieu les boeufs, les tracteurs et les avions aient manqué leur effet. Les propagandistes avaient mal jugé la mentalité du peuple. Les satellites, en particulier, devaient balayer Dieu et toute distinction entre le ciel et la terre.

1. Cité par *Newsweek Magazine*, 2 fév. 1958, p. 56.

2. Voir le texte reproduit ci-dessous, p. 186.

Au fait, la réaction des croyants à l'égard des spoutniks fut tout à fait différente. Pour eux, les spoutniks ne constituaient pas un argument contre l'existence de Dieu. Ils pensèrent probablement comme cet ouvrier de Moscou qui disait, en quittant le Planetarium: « Enfin, quoi ! qui aurait cru que Dieu a si sagement ordonné le monde ! » Mme Krupskaya, veuve de Lénine, cita un jour cette parole afin de montrer combien il est facile, pour la propagande antireligieuse, de manquer son effet.¹

Des textes russes qui se veulent très sérieux et très « scientifiques », celui de Petrovsky, par exemple², laissent entendre que les croyants n'apportent qu'une explication religieuse aux phénomènes naturels. La formule est simple, et simpliste: l'homme croyant se contente d'une explication religieuse; il retarde par là le progrès des sciences. L'importance que les communistes attachent à ce procédé de propagande ne l'empêche pas de rester très grossier. Mis à part quelques petits cercles d'arrêtés, à qui peut-il s'adresser ? A qui donc fera-t-on croire qu'Eddington, Termier, Le Prince-Ringet ou l'abbé Lemaître ont pensé résoudre les problèmes scientifiques en se contentant de dire: cela vient de Dieu ?

La détermination des marxistes à ramasser tout ce qui peut servir de semblant d'argument indique bien que le problème de Dieu reste la question de base. Ce qui frappe le plus dans cette argumentation qui prétend s'appuyer sur des données scientifiques, c'est son incohérence, son manque de logique et, partant, son extrême faiblesse. Le plus étonnant, c'est que les intellectuels sympathisants soient incapables de percevoir ces incohérences, ces sophismes, de même que le simplisme de cette affirmation: les matérialistes donnent des explications scientifiques; les croyants se contentent d'explications religieuses.

Quant à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme humaine, nous ne reprendrons pas ici les démonstrations basées sur l'immortalité des objets et des actes de l'intelligence et de la volonté. Pour Lénine, le problème est réglé et ne mérite plus d'attention. Toutes les affirmations en faveur

1. WALTER KOVATZ, *Religion in the Soviet Union*, Londres, MacMillan, 1961, p. 21.

2. Ci-dessus, pp. (116) ss.

de la spiritualité ne sont, dit-il, que « sornettes idéalistes, contraires aux sciences naturelles, qui affirment invariablement que la pensée est une fonction du cerveau ». ¹ Lénine fait souvent appel aux sciences sur ce sujet. Toutefois, il n'apporte aucune précision et se contente d'affirmations vagues et générales.

Quoiqu'en pense Lénine et les matérialistes, communistes ou non, les principes appropriés à l'examen de la nature et de l'origine de l'esprit humain sont en dehors du champ propre des sciences expérimentales. Celles-ci se limitent à l'aspect quantitatif et mesurable des choses, donc à un point de vue partiel. Affirmer que cet aspect comprend tout le réel, c'est dépasser le champ de la science et faire de la mauvaise philosophie au nom de la science.

Par exemple, on utilise souvent les conclusions de la neurophysiologie contre la spiritualité de l'âme. Mais comme le fillet constitué par la méthode de cette science est incapable de saisir des réalités autres que matérielles, il n'y a pas à s'étonner qu'elle n'y parvienne pas. Elle ne peut étudier que l'aspect matériel des phénomènes qui se déroulent dans le système nerveux et le cerveau. Sa compétence se limite à ce domaine et les matérialistes lui font violence quand ils essaient de lui extorquer des conclusions qui la dépassent. Interprétées correctement, les données et les conclusions de cette science ne fournissent aucune base réelle au matérialisme. Ce dernier apparaît seulement avec les scientifiques, entre les mains desquels la neurophysiologie se dénature et devient infidèle à sa méthode.

L'argumentation, soi-disant scientifique, que les communistes dressent contre la spiritualité se raccroche aux conditions organiques de la pensée. L'un d'eux écrit : « L'étude de la structure, de l'évolution et des fonctions du cerveau humain ne cesse de réfuter le mythe religieux de l'âme. » ² La liaison entre le bon fonctionnement du cerveau et celui de l'esprit, l'action que les drogues, les stimulations électriques, les procédés chirurgicaux exercent sur le cerveau, puis sur la conscience, sont utilisées comme point de départ pour

nier la spiritualité et affirmer que la pensée n'est que le produit d'un organe matériel. La supériorité de l'homme s'expliquerait uniquement par la plus grande complexité du cerveau, acquise au cours de l'évolution.

Claude Bernard jugeait sévèrement cette façon de raisonner.

Si l'on voit l'intelligence revenir dans un cerveau et dans une physionomie auxquels on rend le sang oxygéné qui leur manquait pour fonctionner, on aurait tort d'y voir la preuve que la conscience et l'intelligence sont dans l'oxygène du sang ou dans la matière cérébrale... Nous n'avons à constater dans tout ce qui précède que les conditions d'un déterminisme physico-chimique nécessaire pour la manifestation des phénomènes vitaux aussi bien que pour la manifestation des phénomènes minéraux. Nous ne saurions donc y chercher des explications qui aboutiraient à un matérialisme absurde ou vide de sens. ¹

En effet, cette dépendance continuelle de l'exercice de notre pensée à l'égard des fonctions sensibles, dans l'état actuel de l'âme une substantiellement au corps, demeure extrinsèque. Si l'opération de la pensée requiert des activités physiologiques, donc sensibles et soumises à des conditions matérielles, c'est comme condition *sine qua non*. Rien ne justifie de transformer cette condition *sine qua non* en cause et, par le fait même, d'expliquer le plus par le moins, le supérieur par l'inférieur. Prise en elle-même, examinée dans ses objets et ses actes, la pensée apparaît indépendante des conditions matérielles.

D'ailleurs, l'explication matérialiste de la supériorité de l'homme, par la complexité plus grande du cerveau et non par une âme spirituelle, fausse l'ordre des choses. Elle confère à un effet le rôle et la dignité d'une cause. En réalité, c'est la perfection de l'âme qui exige et explique la complexité du cerveau.

Lénine s'attarde plus longuement à montrer l'objectivité et l'antériorité du monde matériel par rapport à notre connaissance. En désignant cette position comme matérialiste, il confère un sens nouveau à ce terme. Au sens

¹ CLAUDE BERNARD, *La Science expérimentale*, Paris, Baillière, 1906, pp. 126-127.

¹ *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 74.

² MIKHAÏL NESTOROVICH, *L'Origine de l'homme*, p. 170.

16 courant du mot, cette théorie n'a rien de spécifiquement matérialiste. Elle est dite réaliste. Le procédé de Lénine engendre des confusions qui profitent au communisme.

III. SCIENCE ET CONDITIONS ÉCONOMIQUES

Marx affirme que, dans l'étude des idées religieuses, « la seule méthode matérialiste et par suite scientifique » consiste à les dériver des conditions réelles de la vie, c'est-à-dire, en dernière analyse, du mode de production et des conditions économiques. La même méthode vaudrait en principe pour toutes les autres superstructures, y compris la science.

Avant d'aborder l'étude de cette dernière, demandons toutefois, non pas à un philosophe mais à un économiste, ce qu'il pense de la relation stricte que Marx pose entre toute idéologie et l'infrastructure économique. M. M. Bober reproche à cette conception de verser dans une simplification telle qu'elle n'embrasse plus toute la complexité du réel¹. En effet, les phénomènes de la vie sociale, religieuse, scientifique, etc., dans leur nature, leur évolution et leurs interconnections, constituent des ensembles si enchevêtrés qu'il reste extrêmement difficile d'en démêler et d'en séparer les causes. Chaque phénomène doit son existence à un grand nombre de facteurs. Ces facteurs économiques, politiques, religieux, de même que les ambitions humaines, l'esprit d'invention, la tradition, le hasard se combinent en des configurations variées et constamment changeantes.²

Marx, dira-t-on, reconnaissait une certaine influence des autres facteurs. Toutefois cette restriction à la doctrine de base reste mineure et secondaire. En effet, tous ces facteurs trouvent ultimement leur source dans les conditions économiques et leur influence combinée ne peut surpasser celle du mode de production.

La doctrine de Marx sur le développement de la société s'appuie principalement sur le simple axiome, d'une évidence

1. M. M. BOBER, *Karl Marx's Interpretation of History*, Harvard Economic Studies, Vol. XXXI, Harvard University Press, 1950, pp. 316-340. Voir aussi Henri Sée, *Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire*, Paris, Alcan, 1927.

2. Cf. BOBER, *op. cit.*, p. 317.

brutale, que l'homme doit manger avant de faire de la philosophie. Toutefois, rien n'autorise à transposer cette condition nécessaire en une cause suffisante et en un large principe d'explication. Rien n'autorise à conclure que telle façon de gagner son pain engendre nécessairement tel système d'idées. Bober arrive sur ce point à la conclusion suivante: c'est cette constance à reléguer les forces non économiques à une position inférieure, cette constance à attribuer la suprématie ultime au système de production, qui, en substituant une apparente simplicité à la complexité, « constitue l'une des profondes faiblesses de la doctrine de Marx ».¹

Tel système de production, d'où sortirait telle superstructure, ne constitue pas quelque chose de parfaitement un et distinct, qui ne renferme que des éléments purement économiques. L'homme en fait partie avec ses désirs, son intelligence, ses inventions et les connaissances accumulées par les travaux scientifiques. D'ailleurs, en revalorisant les superstructures, en instituant le Parti comme directeur de toute la vie intellectuelle, sociale, politique et économique, Lénine et Staline ont apporté un démenti partiel aux conceptions de Marx. Ces brèves remarques trouvent un complément dans les textes d'Henri Chamber, de Pierre Gaxotte et d'Ignace Lepp, reproduits à la fin de ce chapitre.²

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, le marxisme prétend qu'il faut, comme pour les autres superstructures, chercher la force motrice de la science et la cause ultime de son développement dans la situation économique de la société, dans la transformation des modes de production et d'échange. Reconnaissons tout de suite que l'infrastructure économique et sociale exerce une influence marquée sur la science par les questions qu'elle lui pose, les besoins dont elle attend la satisfaction et l'aide matérielle qu'elle lui apporte. L'affirmation d'Engels, selon laquelle les besoins techniques d'une époque impulsent la science plus que ne le font dix universités, contient sa part de vérité.

1. *Ibid.*, p. 319. Cf. CHARLES TUNBERG, *Critique de la conception matérialiste de l'histoire*, Paris, Sirey, 1931.

2. Cf. pp. 184, 187, 193.

Que l'on songe seulement à la masse des travaux scientifiques qui ont vu le jour par suite des exigences des deux dernières guerres et de la crainte d'une troisième.

Toutefois, il faut bien garder en mémoire ici la distinction entre la science pure et la science appliquée. Les motifs qui ont suscité la découverte de la Relativité, par exemple, restent bien différents de ceux qui ont commandé son application dans la bombe atomique. Comme les applications techniques retiennent plus facilement l'attention, il y a danger de voir en elles l'essence de la science et de généraliser indûment leurs motifs. Ces réalisations — bombe ou satellites —, si spectaculaires soient-elles, ne représentent pourtant pas de grandes découvertes ou de grandes percées dans l'inconnu. Ce sont des applications pratiques de théories inventées antérieurement dans le silence des laboratoires ou à la table de travail des mathématiciens et des théoriciens de la physique.

En effet, le désir de connaître pour le seul plaisir de connaître, et non pour bâtir des machines, a toujours constitué le premier mobile des travaux scientifiques. L'« admiratio », la surprise, l'étonnement devant les phénomènes dont il ne saisit pas les causes, poussent l'homme à rechercher ces causes.¹ Les faits dont il ne peut rendre raison laissent son intelligence dans un état d'inquiétude et d'insatisfaction. « Le commencement de toutes les sciences, dit Aristote, c'est l'étonnement de ce que les choses sont ce qu'elles sont. »² De là naît le désir de fuir l'ignorance. Ce qui lui paraît singulier ou irrationnel, l'homme essaie de le rationaliser en le rattachant à quelque principe bien défini. Par exemple, lorsque le savant découvre que des lois physiques découlent de la théorie qu'il vient de créer, ces lois lui semblent plus intelligibles. De même lorsque le philosophe explique l'immortalité de l'âme par sa spiritualité,

1. SAINT THOMAS, *Somme théologique*, Ia-IIae, q. 41, a. 4; q. 32, a. 8. SAINT THOMAS remarque que, de soi, la contemplation des choses connues est plus délectable que la recherche des choses inconnues. Toutefois, il peut arriver que les recherches soient parfois plus délectables: elles procèdent en effet de ce désir plus grand qui provient de la conscience de l'ignorance. De là vient que l'homme se délecte surtout des choses qu'il a découvertes ou apprises récemment. *Ibid.*, ad 2.

2. ARISTOTE, *Métaphysique*, I, ch. 2, 983 a 12. Voir le commentaire de SAINT THOMAS, leçon 3.

cette immortalité lui apparaît comme intelligible et rationnelle. La connaissance des causes apporte le repos à l'intelligence.

Voici déjà quelques siècles, Aristote examinait l'histoire des anciens philosophes et cherchait le motif de leur vocation. Comme les exemples apportés en font foi, le terme « philosophie », dans son texte, inclut les mathématiques et les sciences naturelles. Ces connaissances furent recherchées pour elles-mêmes, dans le but de fuir l'ignorance, et non pas pour une fin utile et pratique quelconque. Pour cette raison, de telles sciences son dites « libres ». Il vaut la peine de relire ici ce passage d'Aristote qui devait connaître, aussi bien qu'Engels et les marxistes d'aujourd'hui, l'état d'esprit de ses prédécesseurs et de ses contemporains.

Ce fut, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, ce furent les difficultés les plus apparentes qui les frappèrent, puis, s'avancant ainsi peu à peu, ils cherchèrent à résoudre des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Étoiles, enfin la genèse de l'Univers. Apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (et c'est pourquoi aimer car le mythe est composé de merveilleux). Ainsi donc, si ce fut pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, il est clair qu'ils poursuivaient la science en vue de connaître et non pour une fin utilitaire. Ce qui s'est passé en réalité en fournit la preuve: presque tous les arts qui s'appliquent aux nécessités, et ceux qui s'intéressent au bien-être et à l'agrément de la vie, étaient déjà connus, quand on commença à rechercher une discipline de ce genre. Il est donc évident que nous n'avons en vue, dans la Philosophie, aucun intérêt étranger. Mais, de même que nous appelons homme libre celui qui est à lui-même sa fin et n'est pas la fin d'autrui, ainsi cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit libre, car seule elle est sa propre fin.¹

Interrogeons maintenant un savant éminent, auquel l'histoire et la philosophie des sciences sont également familières. Plus de vingt siècles après Aristote, Louis de Broglie reprend le même problème: celui du mobile premier

1. *Ibid.*, p. 982 b 12-28.

du travail scientifique. Il analyse l'état d'esprit et le rôle de l'ingénieur par opposition à celui du savant de profession. On notera la correspondance entre les deux textes sur les points suivants: recherche désintéressée, seul plaisir de connaître, activité libre. Louis de Broglie rappelle que, dans certains domaines, les ingénieurs « apportent constamment au progrès de la science presque autant de contributions essentielles que les savants de profession ». Puis il ajoute:

Néanmoins, par sa nature même, le rôle de l'ingénieur reste essentiellement différent de celui du savant. Le savant, dans son laboratoire ou dans son cabinet de travail, est avant tout préoccupé de la recherche désintéressée; il cherche à connaître et à comprendre et les applications possibles de ses découvertes ne sont pas sa principale préoccupation. Sans doute peut-il par moment s'intéresser à ces applications et il y a dans le passé comme dans le présent des exemples remarquables... Ils nous montreraient que le pur savant, qui comme tout autre homme peut passer par des états d'esprit successifs, peut être amené à se préoccuper des applications de ses conceptions scientifiques et à mettre au point au moins le principe d'appareils à usage pratique, mais ces applications et ces appareils sont souvent pour lui un moyen et non une fin, lui servant parfois à poursuivre de nouvelles recherches, et il abandonne généralement à des esprits plus tournés vers la technique le soin de les mettre au point d'une façon détaillée. D'ailleurs le plus souvent il importe peu au savant que les appareils qu'il a lui-même conçus soient fragiles ou délicats à manier et ne puissent pas être mis entre toutes les mains; un montage « bricolé » peut lui suffire. Peu lui importe également que les dispositifs dont il se sert soient réalisés en un seul exemplaire et ne puissent être fabriqués en série dans des conditions rentables; on voit qu'il y a des préoccupations essentielles pour l'ingénieur dont le savant ne se soucie guère. De même, si le savant est un mathématicien ou un théoricien, il développera ses idées ou ses calculs pour le seul plaisir d'obtenir des vues nouvelles soit sur le monde abstrait des nombres et des fonctions, soit sur les harmonies cachées des phénomènes naturels. Dans tous les cas, l'activité du savant est une activité libre qui par son essence ne se soucie ni des contingences, ni des réalisations et qui, pour être féconde, doit être tendue uniquement vers le progrès des connaissances humaines.¹

1. Louis de BROGLIE, *Nouvelles Perspectives en microphysique*, Paris, Michel, 1956, pp. 265-266.

Cette position n'implique pas du tout le rejet des besoins de la production, de la technique et de l'industrie comme l'un des aiguillons des recherches scientifiques. Elle s'oppose seulement à la prétention d'en faire le mobile premier et principal. Sous le titre *Comment la science pure et la technique se sont mutuellement aidées dans le domaine de l'électricité*, Louis de Broglie a montré avec beaucoup de détails « l'interpénétration profonde » de la science et de la technique, le jeu de va-et-vient entre la théorie et les applications pratiques¹. Dans une autre conférence intitulée *La liaison entre la science pure et ses applications*, il étudie plusieurs exemples de découvertes faites par des savants qui ne poursuivaient aucun but utilitaire. La lumière des faits le conduit à conclure: « Personne ne peut sérieusement contester, je pense, que les grandes réalisations de l'industrie moderne ont eu leur origine dans les travaux des savants qui, le plus souvent, se livraient à des recherches désintéressées et n'avaient pas en vue, du moins d'une façon immédiate, les applications pratiques. »²

D'après l'éminent historien de la science, Georges Sarton, le premier mobile des savants n'est pas d'augmenter la variété, la vitesse et le rendement des machines. Ils cherchent plutôt à « comprendre plus profondément et plus complètement le tout de la nature, ainsi que nous-mêmes et nos relations à la nature. Un intense désir de découvrir la vérité au sujet des choses en général et de lui-même en particulier caractérise l'homme, tout autant que sa soif de la beauté et de la justice. » Même si les résultats obtenus n'ont jamais de valeur pratique, ils n'en sont pas moins précieux à ses yeux: sa récompense principale réside dans la découverte de la vérité. Cet exploit ressemble beaucoup « à la découverte ou à la création de la beauté puisque la récompense est la même dans les deux cas, c'est-à-dire la contemplation de quelque chose qui plaît à l'âme ».³ Parmi

1. Louis de BROGLIE, *Physique et microphysique*, Paris, Michel, 1947, p. 298.

2. *Ibid.*, p. 338. « La recherche de la vérité par la science désintéressée correspond à l'une des aspirations les plus profondes de l'âme humaine, aspirations qui existent depuis les temps les plus reculés. Elle a guidé la pensée des premiers savants philosophes de la Grèce. » Louis de BROGLIE, *Savants et découvertes*, Paris, Michel, 1951, p. 378.

3. GEORGE SARTON, *The History of Science and the New Humanism*, New-York, Braziller, 1956, pp. 13-14. Voir aussi pp. 21, 34, 43.

d'autres témoignages, très nombreux, rappelons celui d'Henri Poincaré.

Le savant n'étudie pas la nature parce que cela est utile; il l'étudie parce qu'il y prend plaisir et il y prend plaisir parce qu'elle est belle. Si la nature n'était pas belle, elle ne vaudrait pas la peine d'être connue, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Je ne parle pas ici, bien entendu, de cette beauté qui frappe les sens, de la beauté des qualités et des apparences; non que j'en fasse fi, loin de là, mais elle n'a rien à faire avec la science; je veux parler de cette beauté plus intime qui vient de l'ordre harmonieux des parties, et qu'une intelligence pure peut saisir. C'est elle qui donne un corps, un squelette pour ainsi dire aux chatoyantes apparences qui flattent nos sens, et sans ce support, la beauté de ces rêves fugitifs ne serait qu'imparfaite parce qu'elle serait indéfinie et toujours fuyante. Au contraire, la beauté intellectuelle se suffit à elle-même et c'est pour elle, plus peut-être que pour le bien futur de l'humanité, que le savant se condamne à de longs et pénibles travaux.¹

La théorie marxiste réduit considérablement le rôle des grands hommes dans l'histoire de la science comme dans celle de la politique. Les besoins économiques et techniques persistants amèneraient avec une sorte de nécessité telle ou telle découverte. Si tel savant ne la fait pas, tel autre y parviendra. A l'appui de cette opinion, on cite le cas de découvertes faites à peu près en même temps par deux ou trois savants. Mais ces coïncidences ne prouvent pas du tout que ces hommes auraient pu attendre de tels résultats sans être doués de capacités extraordinaires.

En effet, rares sont les hommes qui, en présence de la masse des faits amassés par les recherches scientifiques, peuvent créer l'hypothèse qui les relie, les explique et conduit à la prédiction de nouveaux faits. C'est pourtant cette capacité qui constitue essentiellement le génie scientifique. Comme le dit Einstein, « faire naître de nouvelles questions et de nouvelles possibilités, envisager les vieux problèmes sous un angle nouveau, cela demande une imagination créatrice et marque un réel progrès dans la science ». Comme d'autres qualités telles que la sagesse spéculative,

l'art poétique et la libéralité, l'imagination créatrice se rencontre uniquement chez des personnes exceptionnelles douées par la nature. Les connaissances et l'expérience acquise viendront perfectionner cette aptitude naturelle et faciliter son exercice, mais elles ne pourront pas l'engendrer. D'ailleurs, le terme de « génie » et tout le vocabulaire que les communistes emploient pour glorifier leurs chefs laissent penser qu'eux aussi, à l'occasion, croient à l'influence prépondérante de certaines personnalités.

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, les marxistes soutiennent que les problèmes étudiés par Bacon, Descartes et Newton furent suscités par la naissance de nouvelles méthodes de production et déterminés par les exigences techniques des moyens de transport, du commerce et de l'industrie. Dans un ouvrage récent, l'historien Roland Mousnier affirme n'avoir rien trouvé de pareil dans les oeuvres de Bacon, Descartes et Newton «... Ni Descartes soit du travail des artisans et des problèmes posés par la production et par les différents besoins de la technique, pour poser les problèmes scientifiques ». En outre, le fait qu'ils discutent certains problèmes repris ensuite dans l'industrie ne prouve pas que c'est « la technique de la production qui a suggéré ces thèmes ». Mousnier arrive à la conclusion que, tout au moins pour le XVII^e siècle, les sciences ne sont pas sorties des techniques ou des nécessités économiques. « Les progrès des sciences viennent de la solution de problèmes scientifiques. Ils viennent de la recherche d'explications théoriques. Ils sortent d'un effort pour atteindre à une intelligibilité des phénomènes naturels. »¹

Nous avons déjà mentionné l'ouvrage intitulé *À la Lumière du marxisme*, où quelques intellectuels marxistes tentent d'appliquer à l'histoire des sciences les principes du matérialisme historique. Bien qu'ils citent Engels avec révérence, et qu'ils apportent de nombreux faits scientifiques qui corroboreraient sa théorie, ils doivent reconnaître, entre les facteurs économiques ou techniques et la science, une

1. ROLAND MOUSNIER, *Progrès scientifique et technique au XVIII^e siècle*, Paris, Plon, 1968, pp. 23, 442.

1. HENRI POINCARÉ, *Science et méthode*, Paris, Flammarion, 1947, p. 15.
2. ALBERT EINSTEIN et LÉOPOLD INFELD, *L'Évolution des idées en physique*, trad. Solovine, Paris, Flammarion, 1948, p. 91.

connexion beaucoup moins étroite dans la réalité que dans la pensée d'Engels. En contradiction avec d'autres marxistes, Jean Langevin écrit ceci concernant les origines lointaines de la science: « En réalité, on ne sait, à l'heure actuelle, ni où, ni quand, ni comment ont apparu les sciences les plus anciennes. Selon la légende, les Égyptiens auraient inventé la géométrie pour rétablir, après la crue du Nil, les limites de leurs champs. Mais ils n'ont pu même se poser le problème qu'à condition d'avoir acquis déjà des notions géométriques très importantes, comme la notion d'aire. » À son avis, les savants ont développé des branches importantes des mathématiques et même de la mécanique « sans guère se soucier des applications, et, en fait, les progrès correspondants de la mécanique appliquée n'ont apparu que des siècles après. » Si les progrès de la science et de l'industrie vont souvent de pair, nous constatons cependant, « dans certains cas, une vie propre, réellement autonome de la science. Elle peut concerner non seulement de petits développements momentanés, de petits rameaux, projetés au-dessus du plan de l'activité productrice, mais des branches entières qui naissent et se développent sans industrie correspondante. Un des cas les plus caractéristiques est celui de l'électricité. »¹ Henri Mineur croit que les mécaniques nouvelles, avec Planck, Einstein, Louis de Broglie, ne répondent pas « à des besoins directs de la technique et de l'économie », mais au désir de mieux connaître les lois de la nature. Elles auraient indirectement un but technique en ce sens qu'elles rendent service à des sciences plus rapprochées de la technique. L'auteur admet aussi que plusieurs secteurs de la science « n'ont de but utilitaire ni proche ni lointain ».²

Dans sa préface à l'*Histoire de la science*, Maurice Daumas note que les recherches sur les relations entre la science et les conditions économiques ne sont pas très avancées. « Nous ne possédons, dit-il, que des données très incertaines, même pour l'époque contemporaine. » Quant aux liaisons entre la science et la technique, elles sont beaucoup plus complexes que les simples relations de cause à effet. « Elles revêtent la forme de tensions s'exerçant entre plu-

sieurs domaines en un réseau multiple dont les constantes transformations ont pour résultat de maintenir un équilibre interne. »³

En somme, l'infrastructure économique et l'état de la technique peuvent soit favoriser, soit contrarier le développement de la science. Toutefois, l'impulsion première revient à l'étonnement devant les choses et à la soif de connaître. En outre, le génie, en tant que tel, reste indépendant des conditions économiques et des besoins techniques. L'analyse marxiste a tort de le méconnaître.

Quant au problème de l'aliénation de la science, que seul, dit-on, un régime politique qui s'inspire du matérialisme dialectique peut faire disparaître, nous renvoyons son examen au chapitre intitulé *Certains acrotes à la méthode scientifique*. Nous y verrons que l'esprit de parti, élément essentiel de la théorie communiste, a engendré la pire des aliénations et des oppressions.

IV. LÉNINE ET L'IDÉALISME « PHYSIQUE »

Dans ses attaques contre l'idéalisme, Lénine porte beaucoup d'attention à quelques savants et philosophes de la science, qu'il groupe sous le nom d'école de l'idéalisme « physique ». Les plus connus sont Mach, Duhem, Pearson et Poincaré. À la fin du XIX^e siècle, le bouleversement rapide des notions physiques traditionnelles, l'échec des explications purement mécaniques amenèrent la question suivante: les grands principes admis sans conteste jusqu'ici traduisent-ils adéquatement la réalité; les lois physiques ne sont-elles pas, dans une certaine mesure, construites par la raison? Pour reprendre le mot de Meyerson, ces notions ne sont-elles pas, dans une certaine mesure, « choses de notre esprit »?⁴

Par exemple, le logicien Pearson affirme que « les lois de la science résultent bien plus de l'esprit humain que des faits

1. MAURICE DAUMAS, *Histoire de la science*, Paris, Gallimard, 1957, pp. XIV, XXVI.

2. Dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, pp. 227-287.

3. ERNEST MEYERSON, *Identité et réalité*, Paris, Alcan, 1932, pp. 18-22, 477.

1. *Ibid.*, pp. 113-114, 109, 111.

2. *Ibid.*, pp. 89, 105.

du monde extérieur ». ¹ Selon Poincaré, le physicien choisit souvent telle théorie, plutôt que telle autre, uniquement pour des raisons de commodité et les images qu'il se forme du monde contiennent une grande part d'artificiel. ² Pour Duhem, les théories physiques ne constituent pas de véritables explications, mais plutôt des schémas logiques destinés à introduire un ordre et une classification dans les phénomènes. En somme, les concepts et les notions scientifiques ne représenteraient pas aussi objectivement la réalité, ne la traduraient pas aussi immédiatement, seraient plus artificiels qu'on ne le croyait autrefois.

Mais Lénine va beaucoup plus loin dans son interprétation de cette position. Fidèle au procédé d'Engels qui classe tous les philosophes en deux seuls groupes, il laisse tomber toutes les nuances, soutient que ces savants nient l'existence de la réalité objective indépendante de l'esprit et les qualifie d'idéalistes. Il écrit :

Ainsi, du point de vue de la philosophie, l'essence de la « crise de la physique contemporaine » consiste en ce que l'ancienne physique voyait dans ses théories la « connaissance réelle du monde matériel », c'est-à-dire l'image de la réalité objective, tandis que le nouveau courant de la physique n'y voit que symboles, signes, points de repère d'une utilité pratique, nie en un mot l'existence de la réalité objective indépendante de notre conscience et reflétée par notre conscience. Si Rey usait d'une exacte terminologie philosophique, il devrait dire : la théorie matérialiste de la connaissance adoptée inconsciemment par l'ancienne physique a fait place à la théorie agnostique et idéaliste de la connaissance, ce dont le fidéisme a bénéficié en dépit des idéalistes et des agnostiques. ³

L'idée fondamentale étudiée par l'école de la physique nouvelle, c'est la négation de la réalité objective donnée dans la sensation et reflétée par nos théories, ou bien le doute de l'existence de cette réalité. Cette école s'écarte sur ce point du *matérialisme*,... qui de l'*aveu de tous* prévaut parmi les physiciens, et elle s'en écarte au titre d'école de l'idéalisme « physique ». ⁴

1. Cité par LÉNINE, *ibid.*, p. 141.

2. HENRI POINCARÉ, *La Valeur de la science*, Paris, Flammarion, 1950, pp. 180-200.

3. *Ibid.*, p. 233.

4. *Ibid.*, p. 278.

Cette crise viendrait de ce que la physique a cessé de reconnaître franchement, nettement, résolument la valeur objective de ses théories. ¹ La mathématisation de la physique fait oublier la matière. En outre, le principe du relativisme, de la relativité de notre connaissance, « principe qui s'impose aux physiciens avec une vigueur particulière en cette période de bouleversement des vieilles théories,... joint à l'ignorance de la dialectique, mène fatalement à l'idéalisme ». Ces physiciens en ont conclu qu'« il ne peut donc y avoir aucune vérité objective, indépendante de l'humanité ». ² Lénine croit que cette déviation n'est que temporaire et que la physique reprendra bientôt son cours matérialiste. Ce détour passager représente seulement une maladie de croissance, une période douloureuse dans l'histoire de la science. Si des naturalistes sont tombés dans cette philosophie réactionnaire, c'est qu'ils n'ont pas su « s'élever directement, d'un seul coup, du matérialisme métaphysique au matérialisme dialectique ». ³ Lénine estime que la physique contemporaine est en train de franchir ce pas et qu'elle « s'achemine vers la seule bonne méthode, vers la seule philosophie juste des sciences naturelles, non en ligne droite, mais en zigzags, non consciemment, mais spontanément, non point guidée vers un 'but final' nettement aperçu, mais à tâtons, en hésitant et, parfois, à reculons ». ⁴ Elle donnerait naissance au matérialisme dialectique.

Du fait que les physiciens ont signalé la part de construction et d'*a priori* que renferment les lois physiques, Lénine passe sans raison à l'affirmation suivante : ces physiciens ont glissé à la négation de la matière ; ils n'admettent pas son existence objective indépendamment de la conscience humaine ; donc ce sont des idéalistes. Admettons que le « communisme » de Poincaré appelle certaines réserves, ⁵ et que Duhem restreint trop, sans doute, la valeur de la théorie

1. *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 280. « L'essence de la crise de la physique contemporaine consiste dans le bouleversement des vieilles lois et des principes fondamentaux, dans le rejet de la vérité objective existant en de l'agnosticisme au matérialisme. » *Ibid.*, p. 234.

2. *Ibid.*, pp. 231-233.

3. *Ibid.*, p. 286.

4. *Ibid.*, p. 287.

5. Voir LOUIS DE BROGLIE, *Savants et découvertes*, pp. 45-65.

comme explication réelle. Rien ne permet d'en conclure qu'ils nient l'existence de la réalité objective. Lénine se trompe en affirmant que ces physiciens ne comprennent rien à l'idée que les conclusions physiques sont « des images relativement exactes d'un objet indépendant de l'humanité », et que c'est de l'hébreu pour eux.¹

De plus, il faut reconnaître que la position de Duhem et de Poincaré, en dépit de quelques exagérations, a été confirmée par les conclusions de la philosophie des sciences physiques dans les années qui ont suivi. La part d'*a priori* que contient toute hypothèse, la part de l'intelligence dans la construction des lois et des théories, le rôle important des abstractions et des idéalizations sont apparus de plus en plus considérables, et même essentiels, aux yeux de savants et de philosophes de la science comme Einstein, Eddington, Louis de Broglie et autres.²

Lénine ne semble avoir rien compris à l'affirmation, en un sens très juste, de Poincaré au sujet des généralisations de la physique: « Toute généralisation est une hypothèse. » Il n'a rien vu de la part de vérité contenue dans les affirmations de Pearson au sujet de l'intelligence qui utilise l'interpolation, l'extrapolation et les systèmes clos dans la formation des lois physiques. Son erreur apparaît lorsque pour réfuter ses adversaires il écrit:

Ainsi, la loi d'après laquelle l'hiver suit l'automne et le printemps l'hiver ne nous est pas donnée par l'expérience, mais est créée par la pensée, comme un moyen d'organiser, de coordonner... quo, ... et avec quoi?...

L'idée que la connaissance peut « créer » des formes universelles, substituer l'ordre au chaos primitif, etc., appartient à la philosophie idéaliste. L'univers est un mouvement de la matière, régi par des lois, et notre connaissance n'étant qu'un produit supérieur de la nature, ne peut que *refléter* ces lois.³

L'exemple choisi montre que Lénine déplace la question. Ce qui est en cause ici, ce ne sont pas les lois révélées par

1. *Op. cit.*, p. 283.

2. Voir les textes de ces auteurs cités dans notre ouvrage, *La Nature et la portée de la méthode scientifique*, pp. 361-380.

3. *Op. cit.*, p. 149.

l'expérience commune, comme la succession des saisons ou du jour et de la nuit, mais précisément ces lois que la physique énonce sous une forme mathématique. Lénine a tort de qualifier d'idéaliste la position adverse. La physique, admettons-le, utilise constamment des abstractions et des idéalizations pour mieux atteindre la réalité. Elle doit se livrer sans cesse à un effort de rationalisation, créer des formes et chercher ensuite si elles correspondent au réel. Cela n'implique pas du tout, comme Lénine le conclut fausement, que ces physiciens passent de là à la négation d'une réalité objective. Pour eux, les idéalizations, les êtres de raison jouent le rôle de moyens pour mieux atteindre cette réalité objective.

Lénine n'a pas perçu le rôle instrumental des théories physiques. Celles-ci — tous les savants l'affirment — sont tout aussi bien des instruments de découverte que des images du monde. Et quelle que soit la part de construction logique et d'artifice contenue dans une théorie, le savant la jugera bonne, et même excellente, si elle contribue à la découverte de nouveaux faits.

Les discussions qui remplissent *Matérialisme et empirio-criticisme* montrent que Lénine n'a pas saisi les principaux traits de la physique contemporaine. La théorie matérialiste de la connaissance, qu'il oppose à l'idéalisme « physique », ne correspond pas à celle que la philosophie des sciences a dégagée de l'examen de la méthode scientifique. Et l'affirmation que la physique contemporaine enfante le matérialisme n'a aucun fondement.

Certains aspects de la méthode de la physique, mieux connus aujourd'hui, restaient encore imprécis à l'époque de l'ouvrage de Lénine (1908), ce qui expliquerait en partie sa position. Mais ce n'est pas du tout le cas pour les communistes d'aujourd'hui qui reprennent, contre Einstein, l'abbé Lemaitre, Heisenberg et autres, l'accusation d'idéalisme. Par exemple, on reproche à Einstein son désir de déduire les lois de la physique à partir de constructions mathématiques et son affirmation que les théories physiques « sont de libres créations de l'esprit humain ». ¹ Rappelons

1. Cf. M. M. KАРОВ, *Les idées philosophiques d'Einstein*, article reproduit dans *Questions scientifiques*, Editions de la Nouvelle Critique, 1952, T. I, p. 164.

que les résultats obtenus par Einstein montrent que sa méthode, après tout, n'était pas si mauvaise. En outre, ces libres créations de l'esprit humain sont orientées par toutes les connaissances scientifiques antérieures et sont constamment critiquées et jugées à la lumière de l'expérience. Ces conditions une fois sauvegardées, l'homme de génie peut inventer les structures les plus neuves et les plus audacieuses sans mériter le reproche d'idéalisme.

V. L'ASPECT SORDIDE DU MATÉRIALISME

Dans son étude sur Feuerbach, Engels se moque de ce qu'il appelle « le préjugé philistin » contre le mot « matérialisme », qui aurait son origine dans la vieille calomnie des prêtres. « Par matérialisme, le philistin entend la goinfrerie, l'ivrognerie, les plaisirs des sens, le train de vie fastueux, la convoitise, l'avarice, la cupidité, la chasse aux profits et la spéculation à la Bourse, bref, tous les vices sordides auxquels il s'adonne lui-même en secret. » Par contre, le mot « idéalisme » éveillerait l'idée de la foi en la vertu, en l'humanité et en un monde meilleur.¹ En fait, les communistes se défendent d'entendre le matérialisme comme une doctrine suivant laquelle la santé, la richesse, le plaisir doivent constituer les intérêts fondamentaux de la vie. Leur matérialisme n'aurait donc rien de vulgaire ni de grossier.

On connaît bien les affirmations des communistes touchant leur dessein de réaliser une société sans exploiters ni exploités, de former l'homme nouveau qui se voue au service désintéressé de la communauté humaine, de mener la lutte pour sa libération et son épanouissement, pour le progrès des sciences et des arts. Depuis la Révolution d'Octobre, l'éducation communiste aurait conféré aux Soviétiques des qualités morales nouvelles. « À l'opposé de l'individualisme petit-bourgeois, qui place au-dessus de tout les intérêts égoïstes, personnels, le régime soviétique apprend à l'homme à saisir l'importance primordiale des intérêts sociaux, la nécessité d'accorder les intérêts privés avec ceux de la société. » En libérant la conscience de l'homme des

1. *Ludwig Feuerbach*..., p. 23.

survivances de la morale capitaliste, « en établissant le contrôle sur la mesure du travail et de la consommation et en implantant chez les travailleurs une discipline nouvelle, communiste, le Parti et l'État socialiste éduquent les Soviétiques dans l'esprit de probité et de conscience à l'égard du travail et leur enseignent à remplir leur devoir civique ». ¹

Tout n'est pas faux dans ces affirmations. Et personne ne songe à nier que cette vision naïvement optimiste du monde ait pu susciter de grands dévouements. Toutefois, ce matérialisme philosophique, cette vision soi-disant scientifique du monde ne renferment-ils pas déjà les germes très nets et très vigoureux d'un matérialisme vulgaire et grossier ? La pente qui conduit à ce dernier n'est-elle pas déjà inscrite dans les premières propositions sur le rapport de la pensée à l'être matériel, c'est-à-dire dans la primauté accordée à ce dernier ? Est-il vrai que l'homme éduqué dans le matérialisme dialectique et la morale communiste sait toujours résister aux tentations qui le poussent — pour reprendre les mots d'Engels — vers le train de vie fastueux, la cupidité et la chasse aux profits ?

Toutes les déclarations pompeuses sur le futur paradis terrestre, où l'on doit entrer sous la direction de la science, ne servent qu'à masquer la réalité, sans pouvoir la changer. Les hommes nouveaux que le marxisme entend produire, ceux qui, selon la remarque du romancier Ehrenbourg, seront tellement transformés « qu'ils auront du mal à se reconnaître eux-mêmes », sont éduqués d'après une doctrine où s'inscrit déjà, en germes très vigoureux, ce matérialisme que l'on qualifie de vulgaire et de grossier. Un ancien partisan, professeur de matérialisme dialectique à l'université de Tiflis, écrit :

Il faudra que ma réflexion philosophique atteigne à plus de maturité et que j'aie pris plus de distance par rapport aux années de mon appartenance au parti, pour que je comprenne plus authentiquement ce qui s'était passé en Russie. Aujourd'hui, je suis fermement convaincu que Staline et les siens n'avaient point trahi l'esprit marxiste-léniniste, qu'ils étaient restés, peut-être sans en être eux-

1. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 168.

mêmes tout à fait conscients, fidèles à l'inspiration fondamentale de leurs maîtres. Il est même fort probable que, si leur fidélité aux fondements du marxisme avait été moins grande, le peuple russe aurait eu moins à souffrir et l'U.R.S.S. ne serait pas une menace mortelle pour les libertés essentielles de l'homme.

Les crimes du communisme sont dus non pas à la mauvaise volonté de ses chefs, mais uniquement à ce matérialisme, à cette négation de toute transcendance qui en sont le trait principal. L'homme étant devenu pour l'homme — selon les paroles mêmes de Karl Marx — *l'être suprême*, et l'homme n'étant en fin de compte qu'un être de nature plus évolué que les autres, il était inévitable qu'il fût broyé par l'inhumaine machine sociale.¹

Le texte de Baas reproduit ci-dessous expose certaines racines du matérialisme vulgaire contenues dans la philosophie marxiste.² Nous nous contentons d'aligner ici les idées suivantes: une séparation totale de l'homme d'avec Dieu; une morale qui rejette tout principe éternel et qui prend pour base la construction du communisme; une définition de l'homme fondée, non sur la pensée, mais sur ses possibilités de production; l'homme devenu pièce impersonnelle que l'on mout sans vergogne sur l'échiquier des plans septennaux; son perfectionnement attribué tout d'abord à la révolution et à la modification des structures économiques; la méconnaissance de la valeur primordiale de la vie intérieure et spirituelle, toute cette doctrine est déjà grosse du matérialisme vulgaire.³ Pour ne pas l'admettre, il faudrait tout simplement changer le sens des mots.

Que, dans la pratique, les germes de matérialisme vulgaire et grossier contenus dans cette philosophie se développent rapidement, que la formation ainsi inculquée n'écarte pas

1. LÉNAËE LEPP, *Intérieur de Karl Marx à Jésus-Christ*, T. I, pp. 276-277.

2. Voir p. 191.

3. « Pour le chrétien, le renouveau de l'homme doit se faire au-dedans de lui-même, en vertu d'une conversion intérieure. Marxiste, j'ignorais de fait et de principe l'existence de toute grandeur intérieure ou spirituelle. Je crois que, aussi longtemps que je restai membre du Parti, je n'avais jamais entendu parler de saint François d'Assise. L'eussé-je lu que j'aurais été radicalement incapable de le comprendre et, à plus forte raison, de l'admirer. La seule grandeur qui me fût alors compréhensible était la prométhéenne, une grandeur toute tournée vers l'action sociale. L'homme nouveau, j'en espérais l'avènement comme une conséquence logique de la transformation des conditions économiques. » LEPP, *op. cit.*, p. 186.

le désir des richesses et la cupidité, on le voit nettement dans l'histoire des quarante années du régime bolchéviste. Bornons-nous à signaler deux points.

Le régime de terreur qui a marqué le règne de Staline et qui n'est pas totalement disparu avec lui, la loi de la jungle qui a dominé le monde décrit par Koestler, Weissberg, Gheorghiu et tant d'autres, ou encore par les évadés de la Chine, n'appartiennent pas à un matérialisme de catégorie très relevée, si tant est qu'une telle chose puisse exister. Toutes les fois que les intérêts de l'État semblaient l'y inviter, le communisme n'a pas manqué d'humilier, d'asservir et d'écraser les individus. Il n'a épargné personne, pas même ses meilleurs serviteurs, pas même ses meilleurs représentants. Ils furent contraints de se proclamer eux-mêmes mauvais serviteurs du peuple et vils espions au service de l'étranger.

En second lieu, les déclamations des communistes sur l'égalité de tous les citoyens, sur la disparition des exploités et des classes privilégiées, sur l'abolition de la cupidité et de la soif de luxe, remplacées par le dévouement à la cause socialiste, ces déclamations prennent aujourd'hui l'allure d'une fumisterie. L'idée que l'industrialisation et la collectivisation allaient conduire à la société sans classe ne fut qu'une illusion, ou encore un attrape-nigauds. Pour construire la puissance industrielle comme pour maintenir l'emprise du Parti, les chefs ont vite utilisé les stimulants qu'eux-mêmes dénonçaient comme « capitalistes » et « bourgeois » : l'argent, le prestige et les privilèges. L'état d'esprit engendré par l'éducation communiste ne suffisait plus.

Ainsi s'est constitué un fort groupe que les hauts salaires, et les possibilités de luxe y attachées, séparent nettement du peuple. Ces gens se félicitent de ce que l'on ait complètement oublié, en haut lieu, la promesse faite par Lénine: un communisme qui ramènerait tous les salaires sans exception au niveau de celui de l'ouvrier. Avec ses différents étages, ce groupe comprendrait aujourd'hui cinq millions de personnes avec des salaires atteignant, dans certains secteurs, cinquante fois celui de l'ouvrier.¹

1. D'après *Newswatch Magazine*, 2 fév. 1959.

Ces quelques millions de personnes englobent les directeurs et le haut personnel qui ont établi et maintiennent l'industrie; les écrivains, les artistes, les savants, les professeurs d'université; les officiers de l'armée; enfin la bureaucratie politique. Celle-ci, constituée des officiels du Parti et du gouvernement s'étend jusqu'aux secrétaires des sections locales du Parti, jusqu'aux administrateurs des stations de tracteurs à travers le pays. C'est cette nouvelle « élite » que Djilas a décrit sous le titre *La Nouvelle Classe*. Par définition, ces personnes sont parfaitement éduquées dans le matérialisme dialectique: elles ont pour mission de maintenir la doctrine et de l'enseigner aux autres. Leur fonction consiste dans l'administration de la propriété collective. Paradoxalement, elles la traitent comme la leur propre et l'administrèrent pour le bien de leurs propres intérêts. Au dire de Djilas, cette nouvelle classe est vorace et insatiable, comme l'était la bourgeoisie, sans toutefois posséder ses vertus de frugalité et d'économie.¹ Engels reconnaîtrait-il là certains traits d'un matérialisme vulgaire?

La conclusion générale suivante se dégage de ces remarques: les communistes ont commis la « faute intellectuelle » qui consiste à confondre les différents ordres du savoir, leur méthode et leur domaine particuliers. Par suite, ils nous présentent comme conclusions scientifiques des propositions ne relevant, en fait, que de la philosophie. Que Dieu n'existe pas, que l'esprit humain ne soit pas immortel, que les conceptions intellectuelles et religieuses s'expliquent, en dernière analyse, par les conditions économiques d'une époque, voilà des affirmations qui n'appartiennent pas à la science, mais à une mauvaise métaphysique. Si cette mauvaise métaphysique, déguisée sous des oripeaux scientifiques, semble acceptable à quelques intellectuels, c'est dû aux sophismes et aux tours de prestidigitateur qui ont servi à l'établir.

De plus, en dépit des affirmations voulant que le matérialisme dialectique apporte une lumière et une aide constantes au savant, il reste que cette théorie ferme résolument certaines voies aux sciences naturelles et aux sciences so-

1. MILOVAN DJILAS, *The New Class*, New-York, Praeger, 1957, p. 60.

ciales. En effet, les thèses matérialistes concernant le réel ont été fausement érigées en principes de méthode. Par exemple, toute étude de la religion qui ne la considère pas tout d'abord comme le produit des conditions économiques souffrirait d'un vice de méthode et serait passible de condamnation. Les dogmes matérialistes obligent le Parti à écarter à priori toute théorie physique, biologique, cosmologique et autre qui, si indirectement que ce soit, irait à leur rencontre. Nous verrons plus tard quels vetos cette philosophie a imposés, et continue d'imposer, dans certains secteurs de la science. Nous verrons par le fait même de quelle aliénation — pour reprendre un mot-clé du vocabulaire marxiste — la science russe dut souffrir.

Textes choisis

L'INSUFFISANCE DES ANALYSES MARXISTES

HENRI CHAMBRE

Comme on peut s'en rendre compte en lisant le passage de la Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, le vocabulaire employé par Marx pour analyser les différents éléments d'une « formation économique-sociale », d'une société donnée demeure à un niveau de généralité qui rend fort imprécis leur contenu. Les analyses antérieures de K. Marx dans *L'idéologie allemande* (1846), tout comme les analyses ultérieures et les propres remarques de F. Engels dans diverses lettres postérieures à la mort de K. Marx, montrent que ni l'un ni l'autre ne se sont beaucoup préoccupés de préciser le contenu des notions mises en jeu par leurs travaux. Il ne sera donc pas surprenant de voir leurs successeurs varier sur la nature du contenu des « rapports sociaux », de la superstructure et de l'infrastructure.

De l'insuffisance des analyses de K. Marx, il résulte trois conséquences importantes:

1° Elle conduit le marxisme-léninisme à exclure de la sphère des « rapports sociaux de production » le Politique et à rejeter l'Etat dans les superstructures de la société. Au terme, le Politique se venge de cette exclusion au profit de l'Economie. Ayant été situés à des niveaux différents de la réalité sociale, l'un *dépendant* de l'autre, l'Economie et le Politique n'entretiennent plus entre eux de relations *dialectiques* véritables. L'Etat devient l'élément créateur et directeur de ces rapports sociaux. C'est le cas de l'U.R.S.S., où l'Etat, animé par le Parti, dirige toute la vie sociale, économique et politique.

2° Le marxisme considère comme des mystifications de la conscience ces manifestations de l'activité humaine que sont le droit, la morale et la religion et les affecte du terme d'idéologie, pris en un sens péjoratif. Toute pensée humaine dépend alors d'une réalité fondamentale qui est économique.

En les rejetant dans la superstructure, en en faisant des éléments de l'idéologie régnante et en les faisant dépendre de l'Economie, K. Marx se prépare le démenti que lui inflige la réalité, même et surtout quand les nécessités obligeront à couler dans les mêmes formules une réalité tout autre que celles qu'elles veulent exprimer. L'écart apparaîtra alors béant entre la réalité soviétique (ou des démocraties populaires) et l'idéologie qui prétend expliquer et justifier la situation créée.

3° Le marxisme-léninisme n'établit qu'une seule liaison entre la réalité sociale et les phénomènes intellectuels. Pour lui toute attitude intellectuelle est dictée par un intérêt matériel sous-jacent. Il est indéniable que certaines thèses, certaines positions peuvent être adoptées par un groupe d'hommes parce qu'elles sont profitables aux intérêts de ce groupe. Mais la motivation des idéologies par l'intérêt n'est qu'une forme de motivation parmi d'autres. Et il y a des domaines de l'activité humaine d'où cette motivation est exclue. Tout système économique, en fait, se trouve englobé dans un univers de pensées, de croyances, de valeurs sans lesquelles il n'a lui-même aucune signification humaine.

S'il était pris comme hypothèse de travail, peut-être le matérialisme historique pourrait-il présenter quelque intérêt en suggérant des analyses de la société d'un point de vue inaccoutumé. Mais, dans la mesure où il se présenterait, aussi bien chez K. Marx et F. Engels (avec des nuances, il est vrai), que chez Staline et les communistes d'aujourd'hui, comme système d'explication *totale* et *définitive* de la structure et de l'évolution des sociétés humaines, comme « conception du monde achevée », ainsi que l'écrivait Staline dès 1905 dans la brochure *Anarchisme et Socialisme*, il apparaît comme entaché fondamentalement d'erreur parce qu'il est fondé sur une analyse insuffisante de la notion de social. ¹

EVOLUTION ET CREATION

CLAUDE TREMONTANT

L'idée de création, écrit Marx, a reçu un coup mortel de la science qui expose l'évolution, la formation historique, la genèse de la terre, laquelle apparaît comme une autogénération, *selbsterzeugung*. Relevons le paralogisme. Il est énorme. Les sciences positives, que ce soit la géologie ou l'astrophysique, ou la physique ou la biologie, nous décrivent en effet un processus, l'histoire d'une création qui s'est opérée en plusieurs milliards d'années. Mais rien dans ces sciences ne nous permet d'affirmer, comme le fait Marx, et après lui Engels, que cette évolution cosmique, physique, géologique et biologique, soit une autoévolution, c'est-à-dire qu'elle soit ontologiquement suffisante, tout simplement parce que cette dernière assertion ne relève pas de l'ordre des sciences positives, mais de la métaphysique, de l'ontologie. Marx, et après lui Engels, passent de l'ordre des sciences positives, qui nous décrivent un processus, à l'ordre de l'affirmation ontologique, avec une

1. De Karl Marx à Mao Tsé-Tung, Paris, Spes, 1959, pp. 268-270.

désinvolture inconsciente de l'énorme sophisme qu'entraîne ce passage subreptice. La connaissance de l'évolution, affirme Marx, est la réfutation pratique de l'idée de création. Mais les deux notions ne sont pas sur le même plan. Le concept scientifique d'évolution signifie une genèse temporelle, un développement dans le temps, une inter-liaison organique entre les phénomènes. Il ne répond ni par oui ni par non à la question de savoir si cette évolution existe par elle-même, ontologiquement suffisante, ou si elle dépend d'un autre. Une fois qu'on a décrit le film de l'évolution cosmique, la question reste entière de savoir si ce film existe par lui-même, s'il est auto-créateur, dans son être, son développement et sa structure, ou bien si, au contraire, il requiert, pour être intelligible aux yeux de la seule raison, un autre que lui-même. Marx, comme Engels, passe du fait de l'évolution cosmique à l'affirmation de la suffisance ontologique de cette évolution, avec une légèreté qui atteste à quel point ils avaient peu, l'un et l'autre, le sens des problèmes et des techniques proprement métaphysiques, ce qui explique sans doute en partie leur mépris pour ladite métaphysique, mais ne suffit pas à excuser le paralogisme foncier.¹

LA DÉCOUVERTE SCIENTIFIQUE ET SON INTERPRÉTATION

PRE XII

Il reste à dire un mot d'appréciation théologique et religieuse, pour autant qu'on la distingue de la valeur morale au sens strict. La nouvelle méthode [accouchement sans douleur] est souvent présentée dans le contexte d'une philosophie et d'une culture matérialistes et en opposition avec l'Écriture sainte et le christianisme.

L'idéologie d'un chercheur et d'un savant n'est pas en soi une preuve de la vérité et de la valeur de ce qu'il a trouvé et exposé. Le théorème de Pythagore ou (pour rester dans le domaine de la médecine) les observations d'Hippocrate qu'on a reconnues exactes, les découvertes de Pasteur, les lois de l'hérédité de Mendel ne doivent pas la vérité de leur contenu aux idées morales et religieuses de leurs auteurs. Elles ne sont ni « païennes », parce que Pythagore et Hippocrate étaient païens, ni chrétiennes, parce que Pasteur et Mendel étaient chrétiens. Ces acquisitions scientifiques sont vraies, parce que et dans la mesure où elles répondent à la réalité objective.

1. *Les Idées maîtresses de la métaphysique chrétienne*, pp. 131-132.

Même un chercheur matérialiste peut faire une découverte scientifique réelle et valable; mais cet apport ne constitue en aucune manière un argument pour ses idées matérialistes.

Le même raisonnement vaut pour la culture à laquelle un savant appartient. Ses découvertes ne sont pas vraies ou fausses selon qu'il est issu de telle ou telle culture, dont il a reçu l'inspiration et qui l'a marqué profondément.

Les lois, la théorie et la technique de l'accouchement naturel sans douleur sont valables, sans doute, mais furent élaborées par des savants qui, en bonne partie, professent une idéologie, appartenant à une culture matérialistes; celles-ci ne sont pas vraies, parce que les résultats scientifiques précités le sont. Il est encore beaucoup moins exact que les résultats scientifiques sont vrais et démontrés tels, parce que leurs auteurs et les cultures d'où ils proviennent ont une orientation matérialiste. Les critères de la vérité sont ailleurs.

Le chrétien convaincu ne trouve rien dans ses idées philosophiques et sa culture qui l'empêche de s'occuper sérieusement, en théorie et en pratique, de la méthode psycho-prophylactique; il sait en règle générale que la réalité et la vérité ne sont pas identiques à leur interprétation, sous-emption ou systématisation et que, par conséquent, il peut en même temps accepter entièrement l'une et rejeter entièrement l'autre.¹

L'HISTOIRE QUI REMPLACE LA PROVIDENCE

PIERRE GAXOTTE

En ces années d'après-guerre, de guerre froide et de guerre chaude, on ne peut pas se faire une réputation de penseur, si l'on n'écrit pas Histoire avec une majuscule et si l'on ne sait pas placer à propos l'adjectif historique. C'est une manie qui ne date pas d'hier. Elle doit remonter à Hegel. Il eut, raconte-t-il quelque part, la révélation de l'Histoire (avec la majuscule), en octobre 1806, à Iéna, quelques jours après la bataille, en voyant Napoléon traverser la ville sur un cheval blanc. Il passa la révélation à Marx, qui la passa à Lénine, qui la passa à Hitler, qui la passa à tout le monde.

Goebbels, dans son *Journal*, ne peut pas écrire que le Führer est débordé de travail. Il écrit qu'il n'a plus le temps de remplir sa mission historique. L'argument des collaborateurs pendant l'occupation était qu'on ne contrarie pas le cours de l'Histoire. C'est celui des communistes, aujourd'hui. Leurs

1. Discours du 8 janvier 1956, reproduit dans *La Documentation catholique* du 22 janvier, pp. 94-95.

docteurs, pour justifier les procès de Moscou, de Budapest, de Prague, de Sofia et d'ailleurs, ont expliqué aux victimes, avec beaucoup d'amenité, qu'elles pouvaient à la fois être innocentes des faits qu'on leur reprochait et, néanmoins, coupables dans la perspective historique. Même parmi les adversaires les plus décidés du communisme, un grand nombre rougiraient, comme d'une inconvenance, de ne pas employer son vocabulaire. Prisonniers de la façon de dire, ils ont alors bien du mal à ne pas l'être des façons de penser. La duperie des mots prépare les égarements de l'esprit.

Prenons-y garde, en effet. Cette Histoire qu'on invoque à tout propos n'est pas la connaissance du passé, à qui il serait légitime de demander des éléments d'analyse ou de prévision. L'Histoire dont on nous accable, c'est l'histoire à faire que l'on donne comme faite, l'histoire inconnue que l'on donne comme fatale. Pour reprendre une heureuse expression de M. Debidour, il y a là une opération de glissement frauduleux admirablement réussie, par laquelle on fait passer sous la caution de l'événement enregistré, incontestable, irrévocable, les desirs et les mirages d'un futur, dont on prend le monopole. Grâce à quoi, si vous ne croyez pas à la disparition de la bourgeoisie, de la propriété, de la liberté, de la patrie, de la religion ou de n'importe quoi, selon les consignes et impératifs du moment, vous serez considéré comme un idiot aussi total que si vous mettiez en doute l'existence de Napoléon.

En dépit de ses opinions progressistes, Victor Hugo serait aujourd'hui vertement rabroué pour avoir dit en vers que l'avenir n'est à personne. L'avenir est devenu la propriété personnelle d'une association de mystificateurs qui ont mis en axiome l'espérance de leur avènement, qui prétendent que l'évolution nécessaire le veut ainsi et qui, destin en poche, invitent les gogos à courir au secours de la victoire. Faire croire que c'est arrivé est une assez bonne façon de racoler des partisans.

En somme, on a démolit la Providence pour la remplacer par l'Histoire. L'Eglise enseigne que les voies de Dieu sont insondables. La nouvelle déesse est beaucoup plus docile. Elle dit ce qu'on veut lui faire dire. Il est étrange qu'une escroquerie si grossière fasse tant de victimes...

★

Et pourquoi l'Homme serait-il impuissant devant l'Histoire ?
Devant son Histoire ?

De quoi est-elle donc faite, cette histoire, sinon de ses idées, de ses passions, de ses desirs, de ses travaux, de ses découvertes,

de ses ambitions, de ses intérêts, de ses folies. Et il n'aurait ni un mot à dire, ni une volonté à faire prévaloir !

★

Il suffit d'abolir, d'ajouter, de modifier un seul fait historique, pour que la série des conséquences prenne une autre direction. Voltaire est revenu cent fois sur cet enchaînement nécessaire des effets et des causes. Il lui a consacré un article du *Dictionnaire philosophique*. C'est une des grandes idées de *l'Essai sur les moeurs*. Mais il pensait aussi que la civilisation est le fait de quelques grands hommes, à qui l'humanité est redevable de tous les progrès qu'elle a faits. C'est trop dire. Mais c'est beaucoup exagérer en sens contraire que de compter les grands hommes pour rien. Il arrive même que l'âme d'un peuple ne réside qu'en un fort petit nombre d'individus...

★

L'histoire est un mélange de détermination et de contingences. Les nécessités tiennent à la nature des choses, aux lois physiques, à la géographie, à la biologie, à la pression sociale. La liberté, à l'agencement compliqué des circonstances, qui donnent à certains hommes, placés à certaines places, l'occasion et le pouvoir de pousser les événements d'un côté ou de l'autre. L'étude du passé montre qu'à de nombreux moments l'histoire pouvait prendre un autre cours, s'il s'était trouvé aux bons endroits d'autres hommes, ayant d'autres idées et un autre caractère.

★

En faisant le procès posthume de Staline, la nouvelle génération soviétique a proclamé avec éclat l'importance essentielle de l'homme en histoire. Si Staline a péché par « personnalisme », s'il a commis « des erreurs » qui ont engagé la Russie et le communisme sur une mauvaise voie, c'est donc que les conditions économiques et sociales ne sont pas absolument déterminantes, c'est donc que l'histoire est plastique, c'est donc que le marxisme vulgarisé a tort.

★

C'est une grande folie de vouloir tout expliquer en histoire par un principe unique. Les choses sont bien plus compliquées. Les grands hommes, par exemple, sont à la fois les meneurs et les mandataires de la nation qui les suit. Ils s'imposent parce

qu'ils joignent à des facultés personnelles éminentes le bonheur de posséder une organisation intellectuelle et morale parfaitement en rapport avec les besoins, les tendances, les dispositions de la société, au temps et dans le pays où ils vivent. Leur succès s'explique à la fois par les circonstances générales, par l'audace et par l'intelligence avec lesquelles ils ont su en profiter.

Lorsqu'ils sont devenus des maîtres redoutés, il leur arrive de mener leur peuple là où il n'a pas envie d'aller. Ils ne profitent plus. Ils commandent.

★

Il est vrai que les masses ont pris dans le monde contemporain une place et une importance qu'elles n'avaient pas autrefois. Mais la science de tromper, de conduire, de persuader, de faire parler et de faire agir les masses a été portée, elle aussi, à un point de perfection technique ignoré jusqu'à présent. Les minorités actives et les individus puissants ont retrouvé d'un côté ce qu'ils ont paru perdre de l'autre...

★

Dans sa plus célèbre brochure, « Que faire ? », qui parut à Stuttgart en 1902, Lénine explique que la révolution est le métier des révolutionnaires professionnels. Ils ont des principes et plus encore une stratégie. Ils pénètrent dans tous les milieux, dans toutes les classes de la société, dans les sectes religieuses elles-mêmes. Ils sont théoriciens, propagandistes, agitateurs. Ils se mêlent à tous les conflits. Secrètement organisés, ils s'imposent facilement aux masses mécontentes, mais amorphes. Ils dictent les programmes d'action aux étudiants qui bougent, aux insultateurs qui se plaignent, aux petits bourgeois humiliés.

En somme, ils donnent un bon coup d'épaule au sens de l'histoire...

★

Quand Hélène de Sparte eut succombé à l'amour du berger Paris, elle expliqua à son infortuné mari que c'était la fatalité. Les gens qui brandissent sous notre nez « le sens de l'histoire », pour nous conduire à leur but, veulent faire de nous des Ménélas par persuasion.

Lénine, pour les siens, dit: minorité agissante, organisation puissante et secrète, discipline militaire, centralisme de fer et à la tête de cette organisation une dizaine de chefs éprouvés.

Les neuf-dixièmes des écrivains qui parlent du communisme n'ont jamais lu les quatre ou cinq livres essentiels où Lénine a tout dit.¹

L'HUMANISME MARXISTE, PHILOSOPHIE

« PLATE »

ÉMILE BAAS

Mais quelle que soit la valeur de la joie au travail, quelle que soit l'importance des facteurs économiques dans notre civilisation industrialisée, il n'en reste pas moins que l'homme ramené à ses seules dimensions économiques sera un homme mutilé. La philosophie de l'homme marxiste reste une philosophie « plate ». Elle méconnaît la profondeur, la complexité de l'expérience humaine et ce que, faute d'un autre mot, il faut bien appeler sa « multidimensionalité ».

Le marxisme méconnaît la dimension existentielle de l'homme, dans son double mouvement individuel et social: il ignore l'existence d'une vie intérieure, d'une vie spirituelle; tout cet effort de dépassement intérieur qui, dans les morales traditionnelles, représentait l'élément le plus intime et le plus riche de l'expérience humaine, ne trouve qu'accents ironiques de la part d'une philosophie marxiste, décidée d'avance à taxer de byzantinisme petit-bourgeois toute préoccupation non orientée finalement vers le monde de la production. Mais l'aspect social, inter-personnel, de l'expérience existentielle, échappe tout autant au marxisme. La rencontre de l'homme avec l'homme n'offre au marxiste de dialogue possible que dans la mesure où l'homme se joint à l'homme pour produire. Tout ce qui est expérience communautaire de communautés humaines constitue, en régime de vie marxiste, une expérience humaine privilégiée, dont tout observateur impartial doit reconnaître la valeur certaine. Mais la communauté de travail, l'équipe, est la seule communauté qui puisse donner à l'homme ce sentiment exaltant de solidarité humaine. La communauté familiale ignorée au début, redécouverte sur le tard en Russie soviétique, n'est pas encore arrivée à se dégager des déformations individualistes du marxisme initial. Quant à la communauté nationale, redécouverte elle aussi par la Russie, on ne saurait dire si, conformément à la théorie, elle ne sera qu'une étape provisoire vers une internationale où la réalité nationale restera dissoute, ou si, les faits l'emportant sur la théorie, un marxisme futur arrivera à lui faire une place durable dans la conception de l'homme. Ce qui est certain,

1. *Thèmes et variations*, pp. 131-135, 137-139, 180, 183.

en tout cas, c'est que, en théorie, l'expérience de l'amour, au sens classique du terme, ne fait pas partie des dimensions de l'homme marxiste, de même qu'en est absente aussi toute expérience de conflits humains autre que celle des conflits économiques de la lutte des classes.

Le marxisme ignore tout autant la dimension culturelle de l'homme: j'entends par là ce mouvement par lequel l'homme s'ouvre à la joie d'une création désintéressée ou simplement à la contemplation désintéressée de l'oeuvre d'art. Ce problème des valeurs culturelles, en stricte orthodoxie marxiste, est un problème fort délicat. Nul n'ignore que le socialisme éthique¹, dès ses origines, fortement insisté sur la nécessité d'une culture populaire, ou plus exactement sur la nécessité de l'accession des masses à la culture. Nul n'ignore que dans les librairies communistes, tout ouvrage qui exprime un effort de grandissement et de libération de l'homme trouve sa place. Nul n'ignore enfin que l'effort culturel de la Russie soviétique est remarquable. Ce serait donc une injure gratuite que de parler, comme on le fait quelquefois, de bolchévisme culturel. Et pourtant il y a, au coeur même de cet effort vers la culture, un vice fondamental qui va en fausser totalement la valeur humaniste. La distinction, en orthodoxie marxiste, d'une bonne et d'une mauvaise culture se fait d'après un clivage qui n'est autre que celui de la philosophie des producteurs. Est déclaré « bourgeois », « byzantin », c'est-à-dire inutile et finalement néfaste, tout art qui, sous le prétexte fallacieux du désintéressement, ne prend pas comme thème central celui de la lutte des classes, de l'affranchissement du prolétaire, ou celui de l'effort producteur en régime de dictature du prolétaire. N'est reçu comme art légitime, digne de ce nom, que celui qui, précisément, célèbre les âpres beautés de la lutte de l'homme avec l'homme pour l'avènement de la société communiste, ou les beautés plus plates de l'effort industriel vers la prospérité finale en régime soviétique. L'histoire récente d'une épuration des intellectuels et artistes apporte une confirmation brutale de cette philosophie de la culture: en régime de dirigisme culturel, l'Index est une nécessité politique inéluctable. Nous savons quel est le critère de cet Index: c'est l'orthodoxie d'une philosophie de l'homme producteur. Toute oeuvre d'art qui contribue à exalter cette philosophie est bonne, toute autre est mauvaise.

Est-il besoin d'ajouter, enfin, que la dimension religieuse se trouve également exclue de l'image de l'homme marxiste? C'est l'évidence même. Mais, avec cet athéisme pratique et militant, il y a finalement encore une expérience humaine authentique qui restera méconnue: l'expérience du dialogue Homme-Dieu, auquel se rattache la découverte de la vocation d'une personne.

Ainsi, il ne fait aucun doute que le nouveau type d'homme offert par le marxisme à notre admiration et à notre imitation est un type d'homme mutilé. L'homme producteur est le résultat d'une coupe transversale à travers le complexe humain; toute profondeur métaphysique en est absente. La ferveur que l'aitrait d'un pareil homme peut exercer est certaine, mais c'est finalement une ferveur qui se nourrit au détriment de toutes les autres ferveurs humaines et qui n'arrive à exalter qu'une mystique sans profondeur.

On éprouve, je l'avoue, une certaine gêne à dire tout cela quand on sait quelle ardeur peut animer le « communisme vécu » de nos foules prolétaires, notamment en France. Ces foules ont trouvé dans le marxisme des thèmes de vie qui ont réveillé en elles tous les vieux instincts de plénitude humaine et toutes les nostalgies des paradis perdus, brutalement refoulés par l'enfer économique de la société capitaliste. Ce ne sera pas un des moindres paradoxes de notre temps que l'antonomie de la pensée marxiste, nous nous étions proposé de faire la psychologie du « communisme vécu » des foules, il y aurait, sans aucun doute, bien des modifications à apporter à nos jugements. Mais notre propos est précisément de saisir le marxisme dans son essence doctrinale, et voici pourquoi nous ne pouvons, à notre grand regret, que signaler en passant cette psychologie du communisme pratique qui déconcerte bien souvent ceux-là qui en ont été les initiateurs.¹

TOUT SE TIENT DANS LE MARXISME

IGNACE LEPP

Pas plus que les autres marxistes, je n'étais assez naïf pour reconnaître, dans la complexe réalité sociale, que ses infra-structures économiques. D'ailleurs, le fait que nous parlions d'*infrastructures* laissait entendre que nous ne ferions pas les yeux devant ce qui s'était construit dessus. Comment n'aurais-je pas remarqué que, en plus des forces de production et du système d'échanges commerciaux, toute société portait encore l'empreinte d'activités en apparence aussi peu *économiques* que l'art, la musique, la littérature, la philosophie, le droit, la religion, etc. Impossible également d'ignorer que bien des hommes, de tous temps et de tous pays, croyaient vivre et mourir non pas pour les solides réalités économiques, mais pour des valeurs idéales. Il nous arrivait à nous-mêmes de

¹ *L'Humanisme marxiste*, Paris, Alsatia, 1947, pp. 67-70.

nous référer, dans nos écrits et nos discours, à la grandeur et à la beauté de l'*idéal communiste*. Par ailleurs, n'est-ce pas cet idéal, et non point les contradictions économiques, qui avait fait de moi-même un communiste ?

Avec autant de candeur que de bonne foi, j'affirmais que « ces régions idéologiques qui planent haut dans les airs » (Engels) n'étaient que de simples *épiphénomènes* de l'activité humaine productrice. Dans un de mes livres, je prétendais « expliquer » la philosophie d'un Platon par les conditions économiques de la Grèce du ive siècle; Kant et Hegel, par le capitalisme naissant, la sculpture et la peinture d'un Raphaël par le mercantilisme. J'étais fermement persuadé que l'économie communiste allait donner vie, en Russie, à une musique, une peinture, une poésie, une philosophie et une science absolument nouvelles, spécifiquement socialistes. Lors de chacun de mes voyages en U.R.S.S. (ils devinrent fréquents à partir de 1929), je cherchais anxieusement les premiers signes des épiphénomènes culturels qui devaient nécessairement fleurir sur les infrastructures de l'économie socialiste. Je m'impatiençais de n'en voir toujours que de maladroites ébauches. J'approuvais avec conviction les fréquentes censures et excommunications dont le Comité central du Parti frappait les artistes, les savants et les philosophes qui continuaient de pratiquer les formes et les méthodes « bourgeoises ». Je me consolais de l'absence, en U.R.S.S., d'une activité intellectuelle authentiquement socialiste, en me disant que le régime communiste y était de date trop récente, que Marx et Engels avaient eux-mêmes prédit que les superstructures idéologiques du capitalisme ne disparaîtraient pas immédiatement après l'instauration de l'économie socialiste, que cette dernière aurait besoin de temps pour les engendrer. Au fond, je devais m'imaginer les infrastructures comme un verger, fertilisé et planté d'une certaine manière: les superstructures idéologiques seraient les fleurs et les fruits, lesquels évidemment ne pourraient apparaître qu'avec un certain retard, quand les arbres seraient tout à fait grands.

Pour ma part, j'ai entrepris plusieurs ouvrages d'imagination ou de pensée que je voulais authentiquement communistes non seulement par le choix du sujet, mais au moins autant par leur forme. En réalité, les nombreux livres que j'ai écrits entre 1925 et 1934 sont d'assez médiocres romans et pièces de théâtre à thèse. Ils appartenaient au genre *littérature de propagande* que, pour le dam des lettres, les communistes ne sont pas seuls à pratiquer, et qui n'a jamais donné de chets-d'oeuvre. J'étais d'ailleurs très conscient de l'échec de mes efforts pour contribuer à la création de l'art communiste. En bon marxiste, je m'excusais, par le fait que j'appartenais moi-même, tant par mes origines que par le lieu de mon action, à un ordre social gangre-

né. *Dialectiquement*, il était à peu près impossible que mon oeuvre pût refléter d'autres infrastructures que les bourgeoises.

Ma propre expérience n'ébranlait donc nullement ma conviction que la soi-disant indépendance de l'art et de toutes les idéologies vis-à-vis des facteurs économiques n'était qu'une illusion. On ne saurait parler sans artifice d'une évolution ou d'une histoire autonome de la philosophie et de l'art, de la science et de la religion. « Les hommes développent », écrit Karl Marx, leur production et leur trafic matériel et du même coup ils créent aussi les conditions de la pensée et de tous ses produits. » Le passage de l'infrastructure économique aux superstructures idéologiques se ferait cependant non pas *mécaniquement*, mais *dialectiquement*.

Je n'ignorais assurément point que certaines idéologies avaient révolutionné l'univers. L'idée chrétienne avait bouleversé de fond en comble le monde gréco-romain; les idées de liberté et de progrès, à leur tour, avaient, à la fin du xviie siècle, liquidé le monde chrétien. Le matérialisme historique cependant m'obligeait à considérer cette soi-disant oeuvre des idées comme une illusion et une supercherie. Soit dit en passant, il est dommage, du point de vue marxiste, que les communistes rejettent sans examen sérieux la psychanalyse freudienne. Grâce à ses théories relatives aux divers *développements*, celle-ci aurait pu fournir en effet de nombreux arguments à l'appui de la théorie marxiste des superstructures. Par ailleurs, rien n'empêcherait le psychanalyste marxiste d'« expliquer » même l'inconscient par les infrastructures économiques.

Quoi qu'il en soit de ces concordances entre le marxisme et la psychanalyse, nous, les marxistes, pensions que si l'idée chrétienne avait si vite triomphé dans l'Empire romain, c'est uniquement en raison de la situation économique qui s'était constituée vers cette époque-là. Les vieilles idéologies religieuses et philosophiques (je les connaissais tout aussi superficiellement que le christianisme) n'étaient plus *adaptées* aux conditions économiques nouvelles, et c'est ainsi que le christianisme n'avait eu aucune peine à se substituer à elles. Quant aux idées de progrès et de liberté, leur triomphe, d'après nous, ne pouvait s'expliquer que par les gigantesques progrès techniques des derniers siècles. Le libéralisme philosophique ne pouvait être que la superstructure idéologique de la liberté du commerce, elle-même nécessitée par le progrès des moyens de production.

Il résultait de ces théories que nous ne nous tenions obligés à aucun respect devant les idéologies, ces pseudo-valeurs dites spirituelles. Elles ne pouvaient valoir que ce que valaient leurs infrastructures économiques. Puisque je condamnerais le capi-

talisme comme système économique périmé, je devais condamner avec la même vigueur aussi la religion qui lui servait de justification, les principes qu'il professait en matière de la liberté individuelle, la propriété privée qui lui servait d'assise. Tout se tient dans le marxisme.¹

CHAPITRE VI

Science et dialectique

La dialectique des choses produit la dialectique des idées, et non inversement.

V. I. LÉNINE.¹

La dialectique dépouillée du mysticisme devient une nécessité absolue pour la science de la nature, qui a quitté le domaine où suffisaient les catégories fixes...

FRIEDRICH ENGELS.²

Les pages précédentes n'ont décrit qu'un aspect de la théorie marxiste, c'est-à-dire le matérialisme envisagé dans sa notion générale et commune. Engels pose en principe que celui-ci doit modifier sa forme au cours de l'histoire, avec chaque découverte qui fait époque dans les sciences naturelles.³ Il faut donc rechercher maintenant quelle est cette forme spécifique adoptée par Marx et Engels. Celle-ci porte le nom de matérialisme dialectique.

Nous répartissons sur deux chapitres l'exposé de la dialectique marxiste. Le premier s'en tiendra à des vues générales sur sa nature; le second apportera des précisions en passant à l'étude de ses lois. Dans chaque cas, il faudra rappeler quelques-unes des données scientifiques sur lesquelles les marxistes prétendent appuyer leur théorie. L'esprit de parti, comme élément essentiel de la méthode dialectique marxiste, sera étudié dans un chapitre ultérieur.

1. V. I. LÉNINE, *Cahiers philosophiques*, Paris, Éditions sociales, 1955, p. 162.

2. *Dialectique de la nature*, p. 205.

3. *Ludwig Feuerbach*..., p. 18.

I. LE DOMAINE DE LA DIALECTIQUE

Le terme « dialectique » revêt des acceptions assez variées.¹ Étymologiquement, c'est l'art de la discussion et du dialogue, l'habileté à conduire un raisonnement par questions et par réponses. Cette étymologie place nettement cet art sur le plan de la logique, de l'ordonnance de la pensée discursive.

Pour Aristote, à qui Marx et Engels portent grand respect comme dialecticien,² cet art apprend à discuter, tout en évitant la contradiction, sur tout problème à partir de propositions communes ou probables. La dialectique constitue cette partie de la logique qui a pour sujet le raisonnement basé sur des prémisses probables. Par suite, elle ne conduit qu'à des conclusions elles-mêmes probables. Elle s'oppose à l'analytique qui étudie le raisonnement basé sur des prémisses vraies, principes de conclusions elles-mêmes certaines. Les *Topiques*, ouvrage consacré à la dialectique, s'ouvrent par les lignes suivantes:

Le but de ce traité est de trouver une méthode qui nous mette en mesure d'argumenter sur tout problème proposé, en partant de prémisses probables, et d'éviter, quand nous soutenons un argument, de rien dire nous-mêmes qui y soit contraire. Il nous faut donc indiquer d'abord ce que c'est qu'un syllogisme et quelles sont ses variétés, de façon à saisir ce qu'est le syllogisme dialectique, car c'est lui qui sera l'objet de notre investigation dans le présent traité.³

Cette conception de la dialectique, comme ensemble de règles propres aux démarches de la raison et non à l'évolution des choses naturelles, s'est maintenue jusqu'au siècle dernier. Puis, avec Hegel, Marx et Engels, la dialectique cesse d'appartenir uniquement au plan de la logique. Elle s'élargit de façon à englober et le plan de la logique et le plan du réel, à désigner un ensemble de traits généraux que l'on croit communs au mouvement des choses naturelles, des sociétés et de l'intelligence. Elle est transposée, du

1. Cf. André LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1956; PAUL FOURCOURT, *La Dialectique*, Paris, PUF, 1949.

2. Cf. *Dialectique de la nature*, pp. 50, 52, 204.

3. ARISTOTE, *Topiques*, I, ch. I, 100 a 18-24. Cf. SAINT THOMAS, *In I Posteriorum Analyticorum*, leçons 1 et 20; *In II*, leçon 3; *In IV Metaphysicorum*, leçon 4.

plan de la seule raison, à un domaine beaucoup plus vaste. Engels définit comme suit la dialectique ainsi naîtie de ces nouveaux objets: « En fait la dialectique n'est pas autre chose que la science des lois générales du mouvement et du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée. »¹ En effet, l'évolution des sciences a forcé « même l'empiriste le plus récalcitrant à prendre de plus en plus conscience du caractère dialectique des processus naturels ». ² Par les modifications que Marx et lui-même, Engels, firent subir à la doctrine de Hegel,

la dialectique fut réduite à la science des lois générales du mouvement, tant du monde extérieur que de la pensée humaine — à deux séries de lois identiques au fond, mais différentes dans leur expression en ce sens que le cerveau humain peut les appliquer consciemment, tandis que, dans la nature, et, jusqu'à présent, en majeure partie également dans l'histoire humaine, elles ne se fraient leur chemin que d'une façon inconsciente, sous la forme de la nécessité extérieure, au sein d'une série infinie de hasards apparents.³

Non seulement cette dialectique se rencontre dans les choses aussi bien que dans l'intelligence, mais c'est dans la nature qu'elle existe tout d'abord et premièrement. Les marxistes ont développé ce point dans leurs discussions contre l'idéalisme de Hegel, pour qui les lois dialectiques appartenaient tout d'abord au domaine de l'esprit. Elles étaient « imposées d'en haut à la nature et à l'histoire comme des lois de la pensée au lieu d'en être déduites ». La dialectique de la nature reflétait la dialectique de la pensée. Il s'ensuit, dit Engels, une construction forcée où « le monde doit se conformer à un système logique,

1. *Anti-Dühring*, p. 172.

2. *Ibid.*, p. 42.

3. *Ludwig Feuerbach*... p. 34. Staline donne la description suivante: « Certains philosophes de l'antiquité estimaient que la découverte des connaissances dans la pensée et le choc des opinions contraires étaient le meilleur moyen de découvrir la vérité. Ce mode dialectique de pensée, étendu par la suite aux phénomènes de la nature, est devenu la méthode dialectique de connaissance de la nature, d'après cette méthode, les phénomènes de la nature sont éternellement mouvants et changeants, et le développement de la nature est le résultat du développement des contradictions de la nature, le résultat de l'action réciproque des forces contraires de la nature. » *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, p. 2.

qui n'est lui-même que le produit d'un certain stade de développement de la pensée humaine ». ¹

Le matérialisme renverse cet ordre, considère ces lois comme présentes tout d'abord dans la nature, et ensuite seulement, comme reflet, dans la pensée. Les découvertes scientifiques, écrit l'astronome Ambartsumian, « révèlent toujours une profonde dialectique dans la réalité objective qui existe indépendamment de nous... » ² Cette dialectique de la nature et de l'histoire, ces formes du mouvement du monde réel, se reflètent ensuite dans la dialectique de la pensée. ³ Quiconque veut être matérialiste orthodoxe doit soutenir que « la dialectique dit *objective* règne dans toute la nature, et [quel] la dialectique dit *subjective*, la pensée dialectique, ne fait que refléter le règne, dans la nature entière, du mouvement par opposition des contraires qui, par leur conflit constant et leur conversion finale l'un en l'autre ou en des formes supérieures, conditionnent précisément la vie de la nature ». ⁴ C'est le point de vue qu'exprimait Lénine en disant que la dialectique des choses produit la dialectique des idées, et non inversement. ⁵

Les marxistes prennent bien soin de répéter que, tout en empruntant la méthode de Hegel, ils n'acceptent pas ses prémisses idéalistes, c'est-à-dire l'affirmation que « l'esprit, la pensée, l'idée est l'élément primitif et que le monde réel n'est que la vile copie de l'idée ». Les principes qui expliquent la nature matérielle et l'histoire humaine doivent être tirés de cette nature et de cette histoire, et s'y conformer. La science naturelle doit donc abandonner les catégories préétablies pour partir des faits, c'est-à-dire « des diverses formes réelles et formes de mouvement de la matière ». ⁶ Elle procédera à l'inverse de la dialectique idéaliste qui « met la chose entièrement sur la tête et construit le monde réel en partant de l'idée, de schèmes, de plans ou de catégories ».

1. *Dialectique de la nature*, pp. 69, 70.

2. *La Méthode en cosmogonie*, art. reproduit dans *Recherches internationales*, oct. 1959, p. 26.

3. Cf. ENGELS, *Dialectique de la nature*, pp. 204, 205.

4. *Ibid.*, p. 213.

5. *Cahiers philosophiques*, p. 162.

6. ENGELS, *Dialectique de la nature*, p. 53. Cf. LÉNINE, *Marx, Engels, marxisme*, pp. 45, 282.

ries existant on ne sait où avant le monde, de toute éternité ». ¹

Dans la nature, les lois dialectiques exercent leur action inconsciemment. Par contre, l'esprit peut les prendre pour guides et les appliquer consciemment. Elles jouent alors le rôle d'une méthode. Un philosophe soviétique contemporain écrit :

La dialectique matérialiste, étant la science des lois les plus générales de l'évolution de la nature et de la société, donc du monde objectif, est en même temps une logique, une théorie de la connaissance des lois de la pensée. Les lois les plus générales du développement de l'être, que la dialectique formule, sont simultanément les lois les plus générales de la connaissance, au moyen desquelles la pensée saisit la réalité. Par exemple, la loi de l'unité et de la lutte des contraires est une loi du monde objectif et aussi, précisément pour cette raison, une loi de la connaissance, une loi de la logique dialectique. ²

À l'exemple des anciens en effet, Marx parle le plus souvent de la dialectique comme d'une méthode. C'est donc un ensemble de règles, de procédés, d'instruments logiques grâce auxquels la raison avance facilement et sûrement dans l'étude d'un sujet quelconque. Marx lui-même n'a jamais rédigé un traité méthodique ou relativement complet de la méthode dialectique. Ses remarques, dispersées ça et là dans ses oeuvres, consistent le plus souvent en reproches à l'égard des autres méthodes. Dans une lettre à Engels, il déclare qu'il a tiré grand profit d'une nouvelle lecture de la *Logique* de Hegel et qu'elle l'a beaucoup aidé à mettre au point ses matériaux sur les questions économiques. « Si le temps revenait pour de tels travaux, dit-il, j'exposerais volontiers sur deux ou trois feuilles d'imprimerie, sous une forme accessible à la raison humaine ordinaire, ce qu'il y a de rationnel dans la méthode que Hegel découvrit, mais qu'en même temps il mystifia... » ³

Le manque de temps empêcha Marx de réaliser ce projet. Toutefois, il reste toujours convaincu d'utiliser un instru-

1. ENGELS, *Anti-Dühring*, p. 68.

2. M. ROSENTHAL, *Les Problèmes de la dialectique dans Le Capital de Marx*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1959, pp. 12-13.

3. Cité par ROSENTHAL, *op. cit.*, p. 3.

ment en partie nouveau et de l'appliquer à de nouveaux domaines. Par exemple, il annonce à Engels qu'il a fait parvenir aux rédacteurs d'une revue anglaise un exemplaire du *Capital* et une lettre où il leur suggère de « ne pas passer sous silence cette première tentative d'appliquer la méthode dialectique à l'économie politique ». Attendons le résultat ! Il règne actuellement dans le monde raffiné (je parle naturellement de la fraction intellectuelle) un grand besoin de connaître la méthode dialectique. Et c'est peut-être là le moyen le plus facile d'attirer les Anglais. »¹ Au philosophe Lange, auteur d'une recension du *Capital*, Marx reproche de ne rien comprendre à la méthode hégélienne et à son emploi dans cet ouvrage. « Lange a la naïveté d'affirmer que je me 'meus avec la plus rare liberté' dans la matière empirique. Il ne soupçonne pas que cette 'liberté de mouvement dans le sujet' n'est qu'une paraphrase pour la *méthode* de traiter le sujet, pour la méthode dialectique. »² Marx est bien convaincu de posséder, avec la dialectique, un moyen de recherche, un instrument qui l'aide à mieux comprendre le réel en général et, tout spécialement, les questions économiques.

Marx décrit sa méthode dialectique en la comparant aux autres. L'une d'elles est la méthode « métaphysique », qu'il critique dans son application à l'étude des problèmes sociaux et qu'Engels critiquera également dans son application à l'étude des phénomènes naturels. D'autre part, Marx attaque aussi une seconde méthode, la dialectique spéculative de Hegel. Rappelant la confusion qui régnait en Allemagne, vers 1850, au sujet de la logique appropriée aux sciences, Engels écrit : « C'est le mérite de Marx, face à la tribu des épigones chagrins, prétentieuse et médiocre, qui tient en ce moment en Allemagne le haut du pavé, d'avoir le premier remis en valeur la méthode dialectique oubliée, sa liaison avec la dialectique hégélienne comme sa différence d'avec elle et d'avoir en même temps appliqué

cette méthode, dans *Le Capital*, aux faits d'une science empirique, l'économie politique. »¹

Rappelons ici l'objection selon laquelle l'idée d'une dialectique de la nature serait étrangère à Marx et n'appartiendrait qu'à Engels, à Lénine et à leurs successeurs. Marx n'admettrait de dialectique que dans la pensée et dans les rapports des hommes, soit entre eux, soit avec la nature.

Il est vrai que les textes qui énoncent explicitement l'idée d'une dialectique de la nature se rencontrent chez Engels. Cependant, la collaboration entre Marx et Engels fut toujours très étroite. Chacun lisait les manuscrits de l'autre, y apportait des critiques et des suggestions. Leur énorme correspondance en fait foi. Dans la préface de 1885 à l'*Anti-Dühring*, dont toute la première partie traite de problèmes de philosophie naturelle, Engels déclare, dans un passage déjà cité,² que les bases et le développement des conceptions exposées dans cet ouvrage sont dus, pour la part de beaucoup la plus grande, à Marx.

Ailleurs dans une note, Engels reconnaît avoir pris une certaine part indépendante, avant et pendant sa collaboration de quarante années avec Marx, « aussi bien à l'élaboration qu'en particulier au développement de la théorie » du matérialisme dialectique. Puis il ajoute : « Mais la plus grande partie des idées directrices fondamentales, particulièrement dans le domaine économique et historique, et spécialement leur nette formulation définitive, sont la chose de Marx. Ce que j'y ai apporté — à l'exception, tout au plus, de quelques branches spéciales — Marx aurait bien pu le faire sans moi. »³ Si Marx lui-même n'y avait point cru, il n'aurait sans doute pas, sans réticence, laissé Engels élaborer une partie fondamentale du nouveau matérialisme, la dialectique de la nature. Toutefois, il ne l'a pas lui-même développée. Il consacrait ses travaux aux questions économiques et politiques, laissant à son ami le soin d'étudier les problèmes de science naturelle. Lorsqu'il parle des contradictions par exemple, il songe avant tout à

1. Lettre du 7 nov. 1867, dans KARL MARX-FRIEDRICH ENGELS, *Correspondance*, trad. Molitor, Paris, Costes, T. IX, p. 243.

2. KARL MARX, *Lettres à Kugelmann*, Paris, Editions sociales internationales, 1930, lettre du 27 juin 1870, p. 148. Voir aussi la lettre de Marx à Engels, du 16 juin 1867, *op. cit.*, p. 168.

1. *Dialectique de la nature*, p. 53.

2. *Id.*, pp. 45-46.

3. *Ludwig Feuerbach...*, pp. 33-34.

celles qui opposent les classes de la société. C'est pourquoi la conviction et l'abondance avec lesquelles Engels disserte de la dialectique de la nature sont absentes chez Marx.

Ses écrits contiennent cependant certains passages qui semblent bien indiquer sa croyance à une dialectique de la nature. Au sujet par exemple « de la transformation de la modification simplement quantitative en modification qualitative », Marx reconnaît que cette loi, énoncée par Hegel, a fait ses preuves dans l'histoire aussi bien que dans les sciences naturelles. ¹ L'ouvrage de Darwin sur la sélection naturelle suscite la remarque suivante : « Malgré sa lourdeur anglaise, c'est le livre qui renferme le fondement biologique de notre théorie. » ² Dans une autre lettre, Marx dira : « L'ouvrage de Darwin me paraît très important et je l'accepte comme base biologique de la lutte des classes dans l'histoire. » ³ Ces textes semblent bien présupposer l'idée d'une dialectique dans la nature elle-même. C'est pourquoi la conclusion de Calvez, déjà citée, paraît justifiée : « ... Le matérialisme dialectique proprement dit, c'est-à-dire une doctrine de la structuration dialectique de tout le réel, *homme et nature compris*, est bien une pièce essentielle du marxisme dès 1845, ainsi que les chapitres précédents l'auront montré. » ⁴

II. LE MODE DE PENSÉE MÉCANISTE ET MÉTAPHYSIQUE

Pour décrire cette dialectique matérialiste, qui renferme à la fois une méthode et une conception du monde, les marxistes l'opposent tout d'abord au matérialisme dit mécaniste et au mode de pensée métaphysique. Chez Staline, par exemple, l'exposé de chacun des caractères de la dialectique commence par ces mots : « Contrairement à la métaphysique, ... » ⁵

1. Lettre de Marx à Engels, 22 juin 1867, *op. cit.*, p. 173. Voir aussi *Morceaux choisis*, pp. 39-40.
2. Lettre de Marx à Engels, 1860. Citée dans RUBER, *Pages choisies pour une éthique socialiste*, p. 55.
3. Lettre de Marx à Lasalle, 1861, citée *ibid.*
4. CALVEZ, *op. cit.*, p. 412.
5. *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, pp. 4-7.

Engels décrit le matérialisme mécaniste dans un texte reproduit à la fin du chapitre. ¹ Il lui reproche de recourir exclusivement aux lois de la mécanique pour expliquer les phénomènes de nature chimique et organique, donc de méconnaître l'existence de lois propres à ces domaines. La conception mécaniste, dit-il, « explique tout changement de lieu, toute différence qualitative par des différences quantitatives. » ² Tout mouvement se ramène ainsi à une simple translation des corps dans l'espace. Il n'y a pas de lois qui soient spécifiquement biologiques ou psychologiques, puisqu'elles se réduisent ultimement à celles de la physique. Oparine, biologiste soviétique réputé, écrit :

Largement répandu parmi les biologistes des xix^e et xxe siècles, le matérialisme mécaniste considère la vie comme une propriété inhérente à la matière en général. Suivant les mécanistes, il n'y a pas de différence de principe entre les organismes et les corps de la nature inorganique. Les mêmes lois physiques et chimiques qui règnent dans cette nature régissent aussi les phénomènes qui se produisent dans les organismes vivants. Il n'existe aucune loi spécifiquement biologique. C'est pourquoi, pour le matérialisme mécaniste, la connaissance de la vie se réduit simplement à l'explication la plus complète de la vie par la physique et la chimie et à la réduction la plus complète de tous les phénomènes vitaux à des processus physico-chimiques. ³

Engels critique souvent cette position et croit impossible de ramener n'importe quel mouvement au simple changement de lieu. Sans doute, la vie organique requiert-elle des changements mécaniques, chimiques, thermiques, électriques. « Mais la présence de ces formes accessoires n'épuise pas dans chaque cas considéré l'essence de la forme principale. Nous réduisons certainement un jour par la voie expérimentale la pensée à des mouvements moléculaires et chimiques dans le cerveau; mais cela épuise-t-il l'essence de la pensée ? » ⁴ Cependant, cette position n'empêche pas les communistes de considérer l'intelligence et la pensée comme des produits supérieurs de l'évolution de la matière.

1. Voir p. 225.
2. *Dialectique de la nature*, p. 258.
3. A. I. OPARINE, *La Vie*, article reproduit dans *Questions scientifiques*, Éditions de la Nouvelle Critique, 1953, T. II, p. 14.
4. *Dialectique de la nature*, p. 252. Voir aussi p. 257.

Les marxistes reprochent aussi aux mécanistes d'entretenir une doctrine qui, logiquement, devrait les entraîner hors du matérialisme, vers l'idéalisme. Pour le mécanisme en effet, le mouvement ne trouve pas son explication et sa cause à l'intérieur des objets eux-mêmes, mais dans une impulsion venant de l'extérieur. Un communiste tire lui-même la conclusion : « Il n'y a pas moyen de sortir de ce dilemme, si ce n'est de reconnaître l'existence de Dieu. »¹ Au contraire, le matérialisme dialectique exige que le monde se suffise à lui-même, à tout point de vue. Il pose donc la cause ultime du mouvement dans la nature elle-même, plus précisément dans les contradictions inhérentes au cœur de chaque chose.

Engels reproche aussi au matérialisme mécaniste de ne pas considérer le monde en tant que processus, en tant que matière engagée dans un développement historique. Cette attitude correspondait au niveau atteint par les sciences naturelles de l'époque et « à la façon métaphysique, c'est-à-dire antidialectique, de philosopher qui en résultait ». Pour bien comprendre cette dernière affirmation, il faut oublier en partie le sens traditionnel du mot « métaphysique ». Celui-ci ne désigne plus une science de l'être en tant qu'être et de ses propriétés, ni une science des premiers principes et des premières causes, ni un savoir supérieur qui, à titre de sagesse, juge et ordonne les autres disciplines.

La plupart du temps, les marxistes appellent « métaphysique » une certaine vue ou conception des choses naturelles et, par suite, une certaine façon de penser, une certaine méthode basée sur cette conception. « L'ancienne métaphysique, dit Engels, qui considérait les choses comme faites une fois pour toutes était le produit de la science de la nature qui étudiait les choses mortes et vivantes en tant que choses faites une fois pour toutes. »² Pour connaître les détails du tableau de l'univers, la science les détachait de leur ensemble et de leur enchaînement; elle introduisait des divisions et des classifications. Cette décomposition

de la nature en ses parties singulières, cette séparation des divers processus, cette répartition en classes déterminées, tous ces procédés méthodologiques furent nécessaires au progrès des sciences naturelles. Cependant, une fois généralisée, cette méthode produisit une étroitesse d'esprit spécifique, le mode de pensée métaphysique. En effet, elle nous a « légué l'habitude d'appréhender les objets et les processus naturels dans leur isolement, en dehors de la grande connexion d'ensemble, par conséquent non dans leur mouvement, mais dans leur repos; comme des éléments non essentiellement variables, mais fixes; non dans leur vie, mais dans leur mort ». ¹

Le mode de pensée métaphysique est donc incapable de voir le monde en tant que processus, en tant que matière engagée dans un développement progressif; s'il reconnaît bien l'existence du mouvement, il croit cependant que celui-ci produit toujours les mêmes résultats. Les corps célestes éternels se meuvent en des cycles éternels et les espèces organiques sont immuables. Les théories touchant la formation, par voie d'évolution, du système solaire, de la terre et des êtres vivants n'étant pas encore établies, cette situation rendait inévitable la conception non historique de la nature. ²

En outre, la science du XVIII^e siècle avait établi des oppositions rigides, des lignes de démarcation très nettes entre les choses naturelles. Ainsi, entre les vertébrés et les invertébrés, entre les poissons et les amphibiens régnaient des distinctions aux limites infranchissables, sans chaînes ou échelons intermédiaires. Cette science s'occupait peu d'étudier l'origine et le développement des choses, de même que la filiation qui les relie en un grand tout. ³ « Or ce sont précisément les oppositions diamétrales représentées comme inconciliables et insolubles, les lignes de démarcation et les différences de classes fixées de force qui ont donné à la science théorique de la nature aux temps modernes son caractère métaphysique borné. » ⁴ Avec l'évolution ré-

1. *Anti-Dühring*, p. 53.

2. Engels, *Ludwig Feuerbach...*, p. 19. Voir aussi *Anti-Dühring*, pp. 56, 89.

3. *Ibid.*

4. Engels, *Anti-Dühring*, p. 43. Voir STALINE, *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, p. 4.

1. V. ADORATSKY, *Dialectical Materialism*, New-York, International Publishers, 1934, p. 50.

2. *Ludwig Feuerbach...*, p. 35. Voir *Dialectique de la nature*, pp. 32-33.

cente de la science, avec la disparition des démarcations rigides et des différences, qui se fondent aujourd'hui en échelons intermédiaires, la méthode métaphysique perd sa validité. Bien que toujours utilisable pour l'usage quotidien et « le petit commerce de la science », elle doit, en face des faits scientifiques nouveaux, céder la place à un instrument plus approprié, la dialectique.¹ Celle-ci, dit Engels,

n'a été étudiée avec quelque précision jusqu'ici que par deux penseurs, Aristote et Hegel. Or c'est la dialectique qui est aujourd'hui la forme de pensée la plus importante pour la science de la nature, puisqu'elle est la seule à offrir l'élément d'analyse et, par suite, la méthode d'explication pour les processus évolutifs qu'on rencontre dans la nature, pour les liaisons d'ensemble, pour les passages d'un domaine de recherche à l'autre.²

Enfin, le mode de pensée métaphysique croit à l'existence de solutions définitives et de vérités éternelles; il n'a pas conscience du caractère borné de nos connaissances et de leur dépendance à l'égard des conditions dans lesquelles on les acquiert; il s'en laisse imposer par les antinomies du vrai et du faux, du bien et du mal. Il ne voit pas « que ces antinomies n'ont qu'une valeur relative, que ce qui est maintenant reconnu comme vrai a son côté faux caché qui apparaîtra plus tard, de même que ce qui est actuellement reconnu comme faux a son côté vrai grâce auquel il a pu précédemment être considéré comme vrai ».³

Engels reconnaît la nécessité et la valeur du mode de pensée métaphysique dans la vie de tous les jours et « dans de vastes domaines dont l'étendue varie selon la nature de l'objet ». « Toutefois, cette méthode se révèle inadéquate à mesure que l'on étudie les problèmes plus à fond. Sous la pression des faits qui s'accumulaient dans la science de la nature depuis le début du XVIII^e siècle, elle dut céder la place à une autre. Engels signale les développements de la physiologie, de l'embryologie, de la géologie et tout spécialement de l'astronomie avec la théorie kantienne qui, à l'origine de tous les corps célestes actuels, pose des masses

1. ENGELS, *Dialectique de la nature*, p. 214.
2. *Ibid.*, p. 50.
3. ENGELS, *Ludwig Feuerbach...*, p. 35.
4. *Anti-Dühring*, p. 53.

nébuleuses en rotation. Mais ce renversement fut amené surtout par trois grands progrès scientifiques: la découverte de la cellule, la découverte de la transformation de l'énergie et la théorie de l'évolution de Darwin.¹

III. LE MODE DE PENSÉE IDÉALISTE

Après ce rejet du mode de pensée métaphysique comme méthode générale pour toutes les sciences, les fondateurs du marxisme refusent également la méthode hégélienne, qui leur semble insuffisante et fautive en partie. « D'autre part, dit Engels, la méthode hégélienne était absolument inutilisable dans sa forme *présente*. Elle était essentiellement idéaliste et ici il s'agissait de développer une conception du monde qui était plus matérialiste que toutes les conceptions antérieures. Elle partait de la pensée pure et ici on devait partir des faits les plus têtus. Une méthode qui, de son propre aveu, venait de rien pour aller par rien à rien, n'était nullement de mise ici sous cette forme. » Toutefois, cette méthode représentait « le seul fragment de toute la matière logique présente auquel on pouvait du moins se rattacher ». ² La tâche s'imposait donc de la soumettre à une critique décisive, de faire un triage, de discerner les éléments dignes d'être conservés.

Marx était et est le seul qui ait pu s'astreindre au travail de dégager de la logique hégélienne le noyau qui renferme les véritables découvertes de Hegel dans ce domaine et d'établir, dépouillée de ses voiles idéalistes, la méthode dialectique dans la forme simple où elle est la seule forme juste du développement de la pensée. L'élaboration de la méthode qui sert de base à la critique de l'économie politique de Marx, nous la considérons comme un résultat qui le cède à peine, en importance, à la conception matérialiste fondamentale.³

Ces réserves n'empêchent nullement Marx et Engels de louer certains aspects de la dialectique de Hegel et de reconnaître leur dépendance à son égard. Ils y voient la forme fondamentale de toute dialectique.⁴ Si Hegel a

1. Voir le texte reproduit ci-dessous, p. 228.
2. *Études philosophiques*, p. 83.
3. *Ibid.*, p. 84.
4. Lettre de Marx à Kugelmann, 6 mars 1868.

défiguré la dialectique par le mysticisme, « ce n'en est pas moins lui, qui en a le premier exposé le mouvement d'ensemble. Chez lui elle marche sur la tête; il suffit de la remettre sur les pieds pour lui trouver la physiognomie tout à fait raisonnable. »¹ Par contre, Marx use aussi de termes assez violents à l'égard de Hegel. Il dénonce sa « maîtrise sophistique », la « tare spéculative originelle » de sa philosophie, les « côtés trompeurs » de sa dialectique. Il méprise « l'atirail de sorcellerie hégélienne, qui fait sortir les 'catégories métaphysiques' — les abstractions extraites de la réalité — de la Logique, où elles sont résolues dans la 'simplicité' de la pensée, et leur fait prendre 'une forme déterminée' de l'existence physique ou humaine, les fait s'incarner. »²

Pour distinguer en deux mots sa dialectique, sa « méthode d'exposition », de celle de Hegel, Marx se déclare matérialiste, tandis que Hegel est idéaliste. « La dialectique de Hegel est la forme fondamentale de toute dialectique, mais seulement quand on l'a débarrassée de sa forme mystique et c'est précisément cela qui distingue *ma* méthode ». ³ Marx affirme donc implicitement que sa méthode comprend, comme partie essentielle et nécessaire, toutes les affirmations du matérialisme en général et du matérialisme historique en particulier. En d'autres termes, la véritable dialectique et la seule bonne doit étudier le monde en s'inspirant de toute la doctrine matérialiste et en la prenant pour guide. Des affirmations concernant la réalité elle-même sont transposées et deviennent des règles de méthode. Par exemple, toute science qui étudierait l'univers en admettant l'antériorité de l'esprit sur la matière serait radicalement viciée, déjà dans sa méthode elle-même. ⁴ Il n'est

1. *Le Capital*, postface de la deuxième édition allemande, trad. Roy, T. I, p. 29.

2. *Morceaux choisis*, pp. 38, 39.

3. Lettre à Kugelmann, 6 mars 1868.

4. « Le matérialisme dialectique... unit la *dialectique* (étude des conflits et contradictions dans le rapport interne des termes en présence) et le *matérialisme*. Il les unit indissolublement, en les retrouvant dans les faits, dans le développement de l'homme, développement dont le caractère à la fois *matériel* (conditions organiques, techniques, économiques) et *dialectique* (conflits multiples) se révèle à toute recherche qui évite méthodiquement d'isoler les faits les uns des autres ainsi que de la totalité du processus. » HENRI LEBEVRE, *La Méthode*, coll. « Que sais-je ? » Paris, PUF, 1956, p. 111.

plus possible d'isoler la dialectique du matérialisme. Le texte de Pléchanov, reproduit ci-dessous, insiste sur ce point. ¹

Marx note que, pour vivre, l'homme doit manger, se loger et s'habiller. Ce sont là les faits constitutifs et fondamentaux de l'histoire. ² Pour être bonne et appropriée, pour être dialectique et matérialiste, une méthode doit obliger n'importe quelle science à prendre comme point de départ l'étude des forces et des moyens de production. Procéder autrement, s'attacher d'abord aux idées, constituerait une déviation vers l'idéalisme. C'est pourquoi l'histoire de l'humanité sera toujours étudiée en liaison étroite avec l'histoire de la technique, de l'industrie et des échanges. ³ Cette histoire de la technologie (c'est-à-dire « l'histoire de la formation des organismes producteurs de la société humaine, de la base matérielle de toutes les sociétés particulières ») « révèle le comportement actif de l'homme vis-à-vis de la nature, le processus immédiat de production de sa vie, et par suite, ses relations sociales et les représentations spirituelles qui découlent d'elles ». ⁴ Cette méthode matérialiste vaudra même pour les idées et l'histoire religieuses. Marx oppose comme suit l'*analyse* des idées religieuses, prises en elles-mêmes, à leur *dérivation* à partir de la base matérielle.

Il est au fait bien plus facile de découvrir par l'analyse le noyau terrestre des nuées religieuses que de dériver au contraire des conditions réelles de la vie, pour chaque cas, leurs formes célestes. Cette dernière démarche est la seule méthode matérialiste et par suite scientifique. Le défaut du matérialisme abstrait des sciences naturelles, qui exclut le processus historique, apparaît dans les représentations abstraites et idéologiques de ses représentants, dès qu'ils sortent de leur spécialité. ⁵

Pour être bonne, une méthode ne doit pas accorder la primauté aux constructions de la pensée pure, ni considérer les définitions comme intangibles et établies une fois pour

1. Cf. p. 230.

2. Cf. CALVEZ, *op. cit.*, p. 421.

3. Cf. *Morceaux choisis*, p. 76.

4. *Ibid.*, pp. 105-106.

5. *Morceaux choisis*, p. 105.

toutes, ni tenter d'en déduire le réel. Elle ne doit pas s'en tenir au balancement dialectique des concepts, mais rechercher la perception de rapports réels.¹ Par exemple, « vouloir donner une définition de la propriété, comme d'un rapport indépendant, d'une catégorie à part, d'une idée abstraite et éternelle, ce ne peut être qu'une illusion de métaphysique ou de jurisprudence ». ² On pêche contre la dialectique matérialiste lorsqu'on transforme les conditions de vie, les formes de commerce, les relations sociales concrètes, en conditions idéales, en rapports nécessaires, en « déterminations découlant de la notion de l'homme, de l'être humain, de la nature de l'homme, de l'homme ». Cela revient à imaginer que les conditions réelles se sont « modelées sur l'homme et ses conditions idéales, c'est-à-dire d'après ses définitions, ... » ³ Cette dialectique tient également pour principe que le moyen de renverser des idées réside dans le bouleversement pratique des rapports sociaux réels et non dans la critique spéculative. « Ce n'est pas la critique, mais la révolution qui est la force motrice de l'histoire, — de la religion, de la philosophie et de toutes les autres théories. » ⁴

Les attaques de Marx contre la dialectique idéaliste visent non pas la forme du mouvement dialectique et ses étapes, mais le fait que la raison, fonctionnant pour ainsi dire à vide, néglige les rapports réels, engendre des catégories, puis des groupes de catégories, puis enfin un système tout entier. ⁵ La notion de dialectique et la notion de matérialisme (incluant l'idée de réalisme) sont tellement liées que Lénine en viendra même à expliquer le qualificatif « dialectique » par l'idée de « concret ». Le marxisme, dit-il, « doit être matérialiste, c'est-à-dire ennemi de la religion, mais un matérialiste dialectique, c'est-à-dire envisageant la lutte contre la religion, non pas de façon abstraite, non pas sur le terrain d'abstraction purement théorique d'une

1. *Ibid.*, p. 98. « L'observation empirique (qui s'en tient principalement aux faits réels) doit montrer dans chaque cas, sans "mystification" et sans spéculation, empiriquement, le lien de l'organisation sociale et politique avec la production. » *Ibid.*, p. 78.

2. *Misère de la philosophie*, p. 121. Cf. *ibid.*, pp. 85-86.

3. *Ideologie allemande*, T. VII, pp. 164-165.

4. *Morceaux choisis*, p. 80.

5. Cf. *Misère de la philosophie*, pp. 86-87.

propagande toujours égale à elle-même, mais de façon concrète, sur le terrain de la lutte réellement en marche. » ¹ À propos des études de Marx et d'Engels sur le mouvement ouvrier anglo-américain, Lénine loue leur habileté à mettre au premier plan et à faire valoir « divers points, divers aspects de la question, en application aux particularités concrètes de telles ou telles conditions politiques et économiques ». Il en conclut que des études ainsi conduites constituent un échantillon de la dialectique matérialiste. ²

En 1873, Marx fait quelques remarques sur la dialectique qu'il a élaborée, puis utilisée dans *Le Capital*. Il croit que non seulement elle diffère par la base de la méthode idéaliste de Hegel, mais qu'elle en est même l'exact opposé. Il prétend avoir remis la dialectique sur ses pieds et l'avoir dépouillée de son caractère mystique, parce qu'il y a introduit le matérialisme comme partie essentielle. Au lieu de considérer les objets réels comme les reflets du mouvement de la pensée, la méthode matérialiste envisage la dialectique des idées comme le simple reflet conscient de la dialectique du monde réel. Pour moi, dit Marx, « le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme. » ³ La dialectique est ainsi démythifiée : elle cesse de raisonner sur des abstractions, de vivre au plan des idées pures, des représentations spéculatives et des causes dépourvues de sens, comme celle qu'on désigne par « des mots aussi retentissants que : Raison Universelle, Dieu, etc. » ⁴ Ainsi, les fondateurs du communisme sont persuadés d'avoir créé une nouvelle méthode, décrite jusqu'ici par opposition aux modes de pensée qu'ils appellent mécaniste, métaphysique et idéaliste. Lénine résume comme suit les courants intellectuels qu'il fallut surmonter pour établir le nouveau matérialisme :

Le défaut essentiel de l'« ancien » matérialisme, y compris celui de Feuerbach (et à plus forte raison du matérialisme « vulgaire » de Büchner-Vogt-Moleschott), c'est que pour Marx et Engels : 1. ce matérialisme était « essentiellement mécanique » et qu'il ne tenait pas compte du développement

1. *Marx, Engels, marxisme*, p. 233.

2. *Ibid.*, p. 174.

3. Postface de la deuxième édition allemande, *loc. cit.*, p. 29.

4. *Morceaux choisis*, p. 140.

le plus récent de la chimie et de la biologie (de nos jours, il conviendrait d'ajouter encore de la théorie des électrons); 2. que l'ancien matérialisme n'était ni historique ni dialectique (mais métaphysique dans le sens de antidialectique) et qu'il n'appliquait pas le point de vue de l'évolution de façon conséquente et sous tous ses rapports; 3. qu'on concevait l'« être humain » comme une abstraction et non pas comme un « ensemble de rapports sociaux » (concrètement déterminés par l'histoire) ne faisant ainsi qu'« interpréter » le monde alors qu'il s'agissait de le « transformer », en d'autres termes, qu'on ne saisissait pas la portée de l'activité révolutionnaire pratique ».¹

IV. LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA DIALECTIQUE

Les progrès des sciences naturelles révèlent un univers engagé dans un devenir ininterrompu, dans un incessant processus de transformations. Le système solaire n'est plus considéré comme structuré depuis toujours dans son aspect actuel. Aux yeux du géologue, la face de la terre se modifie constamment. Pour expliquer de nombreux faits, le biologiste pose comme théorie que les vivants actuels proviennent des vivants inférieurs par une évolution progressive.

Les faits accumulés par les sciences expérimentales et les théories inventées pour expliquer ces mêmes faits révèlent donc un monde en perpétuel développement. Les choses ne sont plus faites une fois pour toutes. L'univers entier ne se meut plus « dans l'éternelle monotonie d'un cycle sans cesse répété, mais parcourt une histoire effective ».² Engels en conclut:

La grande idée fondamentale selon laquelle le monde ne doit pas être considéré comme un complexe de *choses* achevées, mais comme un complexe de *processus* où les choses, en apparence stables, tout autant que leurs reflets intellectuels dans notre cerveau, les idées passent par un changement ininterrompu de devenir et de dépérissement où finalement, malgré tous les hasards apparents et tous les retours momentanés en arrière, un développement progressif finit par se faire jour — cette grande idée fondamentale a, notamment depuis Hegel, pénétré si profondément dans la conscience

courante qu'elle ne trouve sous cette forme générale, presque plus de contradiction. Mais la reconnaître en phrase et l'appliquer, dans la réalité, en détail, à chaque domaine soumis à l'investigation, sont des choses différentes.³

La nature, l'histoire humaine et notre propre activité mentale nous offrent « le tableau d'un enchevêtrement infini de relations et d'actions réciproques, où rien ne reste ce qu'il était, là où il était et comme il était, mais où tout se meut, change, devient et périt ».⁴ L'esprit voit l'opposition entre ce tableau et l'ancien mode de pensée métaphysique. Pour combler cet hiatus, il doit adopter un nouvel instrument, une nouvelle méthode, plus en harmonie avec les faits. « Pour la dialectique... qui appréhende les choses et leurs reflets conceptuels essentiellement dans leur connexion, leur enchaînement, leur mouvement, leur naissance et leur fin, les processus mentionnés plus haut sont autant de vérifications du comportement qui lui est propre. »⁵

Staline reprendra les mêmes idées: la dialectique considère la nature « comme un état de mouvement et de changement perpétuels, de renouvellement et de développement incessants, où toujours quelque chose naît et se développe, quelque chose se désagrège et disparaît ». De là, pour la méthode dialectique, la nécessité de regarder les choses « du point de vue de leur mouvement, de leur changement, de leur développement, du point de vue de leur apparition et de leur disparition ». L'application de cette méthode donnera un tour particulier même à l'action politique et sociale.⁶

Les sciences naturelles ont apporté une seconde révélation, qui fonde un autre caractère de la dialectique: c'est le fait de l'interrelation entre les phénomènes, des liens qui les unissent en un grand tout. La science montre la nature

1. *Leibniz Festschrift*..., p. 34. Au sujet des emprunts que Marx fit à la philosophie allemande, Lénine écrit: « La principale de ces acquisitions est la dialectique, c'est-à-dire la théorie de l'évolution, dans son aspect le plus complet, le plus profond et le plus exempt d'étroitesse, théorie de la relativité des connaissances humaines qui nous donnent l'image de la matière en perpétuel développement. » Marx, *Engels, matérialisme*, p. 63.

2. Engels, *Anti-Dühring*, p. 52.

3. *Ibid.*, p. 54.

4. Staline, *op. cit.*, p. 5.

1. Marx, *Engels, matérialisme*, pp. 15-16.

2. Engels, *Anti-Dühring*, p. 64.

sous l'aspect d'un « tout uni, cohérent, où les objets, les phénomènes sont liés organiquement entre eux, dépendent les uns des autres et se conditionnent réciproquement ». ¹ Engels note que, pour établir les détails du tableau du monde, la science fut d'abord obligée de les détacher de leur enchaînement naturel ou historique et de les étudier individuellement dans leurs qualités, leurs causes et leurs effets particuliers. Par suite, les savants ont pris l'habitude d'appréhender les objets et les processus naturels dans leur isolement, de les détacher de la grande connexion d'ensemble. Ils en sont venus à considérer les choses l'une après l'autre et l'une sans l'autre. ²

Engels tire des exemples de la chimie, de la physique et de la biologie pour montrer que les oppositions diamétrales, considérées comme irréductibles, sont en voie de disparître. « Reconnaître, dit-il, que ces oppositions et ces différences existent certes dans la nature, mais seulement avec une validité relative; que, par contre, cette fixité et cette valeur absolues qu'on leur imputait ne sont introduites dans la nature que par notre réflexion, tel est l'essentiel de la conception dialectique de la nature. » ³ À cette image du monde correspond un principe de méthode qui dit de considérer et d'étudier les choses essentiellement dans leurs relations et leurs enchaînements. Voici comment Staline le formule :

C'est pourquoi la méthode dialectique considère qu'aucun phénomène de la nature ne peut être compris si on l'envisage isolément, en dehors des phénomènes environnants; car n'importe quel phénomène, dans n'importe quel domaine de la nature, peut être converti en non-sens si on le considère en dehors des conditions environnantes, si on le détache de ces conditions; au contraire, n'importe quel phénomène peut être compris et expliqué, si on le considère sous l'angle de sa liaison indissoluble avec les phénomènes environnants, si on le considère tel qu'il est conditionné par les phénomènes qui l'environnent. ⁴

Un exemple de cette liaison apparaît dans le matérialisme historique, dans le rapport étroit que les marxistes posent

entre la situation économique d'une époque et ses superstructures idéologiques. La structure économique constitue la base réelle qui, en dernière analyse, permet « d'expliquer toute la superstructure des institutions juridiques et politiques, aussi bien que des idées religieuses, philosophiques et autres de chaque période historique ». ¹ Comme que, la loi et la religion, toute séparation nette entre les deux domaines rendrait ces dernières intelligibles.

S'il n'y a rien de stable dans l'univers, si tous les opposés se pénètrent mutuellement, si un phénomène ne peut être isolé et si son sens dépend uniquement des conditions de lieu et de temps, il s'ensuit, comme conséquence, l'impossibilité d'atteindre des certitudes absolues. La recherche de vérités éternelles devient futile. Il ne faut plus s'en laisser imposer par les oppositions que l'ancien mode de pensée métaphysique jugeait irréductibles: celles, par exemple, « du vrai et du faux, du bien et du mal, de l'identique et du différent, du fatal et du fortuit ». ² Ces antinomies n'ont qu'une valeur relative. Il est donc impossible d'affirmer une vérité quelconque sans y attacher quelque restriction et quelque réserve. On a cru autrefois arriver à la vérité absolue par la philosophie, mais cette voie est aujourd'hui délaissée. Il n'y a plus qu'à faire la chasse aux vérités relatives, accessibles par la voie des sciences positives, et la synthèse de leurs résultats à l'aide de la pensée dialectique. ³

Suivons un moment le développement de cette doctrine chez les fondateurs du communisme. Marx s'oppose à toute science qui admettrait des notions immuables et des vérités éternelles. Pour lui, toute proposition n'exprime qu'un aspect particulier, limité et provisoire de la réalité. Par suite, aucune ne peut être généralisée et revêtir un caractère d'immuabilité et d'éternité. Et c'est le cas non seulement dans les sciences économiques, mais aussi dans les sciences naturelles et les sciences religieuses. ⁴

1. *Ibid.*, p. 4.

2. *Anti-Dühring*, p. 53.

3. *Ibid.*, p. 43. Voir *Dialectique de la nature*, p. 214.

4. *Op. cit.*, p. 4. Cf. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 88.

1. ENGELS, *Anti-Dühring*, p. 57. Voir aussi pp. 125-126.

2. ENGELS, *Ludwig Feuerbach...*, p. 35.

3. *Ibid.*, p. 10.

4. Pour un exposé plus détaillé, voir CALVEZ, *La Pensée de Karl Marx*, pp. 348-353.

Cette impossibilité vient du fait que toutes nos idées dépendent en grande partie de la situation économique à une époque particulière déterminée. Ce que nous affirmons sur Dieu, sur l'âme humaine, sur les lois qui gouvernent la société, n'est que le reflet ou le produit de cette situation économique. Ces conceptions découlent, selon les mots de Marx lui-même, « d'un stade donné du mode de production ».¹

Dans un temps, par exemple, et dans un pays où le pouvoir royal, l'aristocratie et la bourgeoisie se disputent la domination, où la domination est par conséquent partagée, la pensée dominante est la doctrine de la séparation des pouvoirs, présentée maintenant comme « une loi éternelle »...

Toute classe nouvelle, qui prend la place de celle qui domine avant elle, est contrainte, pour réaliser ses fins, de présenter ses intérêts comme l'intérêt collectif de tous les membres de la société, c'est-à-dire de l'exprimer idéalement: de donner à ses pensées la forme de l'universalité, de les présenter comme les seules rationnelles, universellement valables.²

La situation économique et les rapports de production évoluant sans cesse, toute la superstructure formée des idées doit également se modifier: les prétendues vérités éternelles perdent ainsi leur stabilité. « Que prouve l'histoire des idées, dit Marx, sinon que la production spirituelle se transforme avec la production matérielle? Les idées dominantes d'une époque ne furent jamais que les idées de la classe dominante. »³ Lorsque les hommes acquièrent de nouvelles forces productives, ils changent leur mode de production, puis leurs rapports sociaux, puis enfin leurs idées ou leurs vérités.

Les mêmes hommes qui établissent les rapports sociaux conformément à leur productivité matérielle, produisent aussi les principes, les idées, les catégories conformément à leurs rapports sociaux.

Ainsi ces idées, ces catégories sont aussi peu éternelles que les relations qu'elles expriment. Elles sont des produits historiques et transitoires.

Il y a un mouvement continu d'accroissement dans les forces productives, de destruction dans les rapports sociaux,

1. *Morceaux choisis*, p. 119.

2. *Ibid.*, pp. 117-118.

3. *Ibid.*, p. 120.

de formation dans les idées; il n'y a d'immuable que l'abstraction du mouvement — *mors immortalis*.¹

Marx croit même que les reproches qu'on lui fait de détruire les vérités éternelles ne méritent pas un examen approfondi. « Est-il besoin d'une grande perspicacité, dit-il, pour comprendre que les idées, les conceptions et les notions des hommes, en un mot leur conscience change avec tout changement survenu dans leurs conditions de vie, leurs relations sociales, leur existence sociale. »² Et si certaines vérités semblent se maintenir depuis toujours et, par suite, sont dites éternelles, c'est que « l'exploitation d'une partie de la société par l'autre est un fait commun à tous les siècles passés. Donc, rien d'étonnant si la conscience sociale de tous les siècles, en dépit de toute sa variété et de sa diversité, se meut dans certaines formes communes... »³ Avec l'entière disparition des antagonismes de classe, ces formes de conscience se dissoudront complètement.

Sur l'attitude de la dialectique à l'égard des vérités éternelles, les œuvres d'Engels contiennent des affirmations aussi péremptoires que celles de Marx. « Cette philosophie dialectique dissout toutes les notions de vérité absolue, définitive et de conditions humaines absolues qui y correspondent. Il n'y a rien de définitif, d'absolu, de sacré devant elle; elle montre la caducité de toutes choses et en toutes choses, et rien n'existe pour elle que le processus ininterrompu du devenir et du transitoire, de l'ascension sans fin de l'inférieur au supérieur, dont elle n'est elle-même que le reflet dans le cerveau pensant. »⁴ Toutefois, dans le chapitre IX de l'*Anti-Dühring*, intitulé *La Morale et le droit. Vérités éternelles*, sa position est plus nuancée. Il se fait à lui-même l'objection suivante: « Mais enfin, il y a cependant des vérités si bien établies que le moindre doute à leur égard nous paraît synonyme de folie? » Il donne comme exemples: deux et deux font quatre, les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, un homme sans

1. *Ibid.*, pp. 104-105.

2. *Manifeste du Parti communiste*, p. 32.

3. *Ibid.*, p. 33.

4. *Ludwig Feuerbach*..., pp. 7-8.

nourriture meurt de faim. « Il y a donc des vérités éternelles, des vérités définitives en dernière analyse ? »¹

Engels répond par l'affirmative, puis s'attache à montrer que le champ des vérités éternelles est extrêmement limité. Il divise l'ensemble des sciences en trois secteurs, dont le premier englobe la mathématique et les sciences qui traitent de la nature inanimée: astronomie, mécanique, physique, chimie. Engels admet que, surtout en mathématique, « on peut dire que *certain*s résultats de ces sciences sont des vérités éternelles, des vérités définitives en dernière analyse ». ² Toutefois, le nombre des vérités définitives reste extrêmement mince.

Le deuxième secteur groupe les sciences qui étudient les organismes vivants. Ici, la complexité de l'objet le rend plus difficile à connaître. « Quiconque veut donc instituer ici des vérités réellement authentiques et immuables, devra se contenter de platitudes comme: tous les hommes sont mortels, tous les mammifères femelles ont des glandes mammaires, etc... »³

Le troisième groupe comprend les sciences historiques, qui étudient les conditions de vie des hommes, les rapports sociaux, les formes du droit et de l'État avec leur superstructure idéale faite de philosophie, de religion, d'art, etc. La chasse aux vérités définitives ne rapporte ici que des platitudes et des « lieux communs de la pire espèce », par exemple: les hommes, en général, ne peuvent vivre sans travailler; Napoléon est mort le 5 mai 1821. Il n'y a pas de morale éternelle, de justice éternelle, dont les principes soient valables toujours et partout. « Nous repoussons toute prétention de nous imposer quelque dogmatisme moral que ce soit comme loi éthique éternelle, définitive, désormais immuable, sous le prétexte que le monde moral a lui aussi ses principes permanents qui sont au-dessus de l'histoire et des différences nationales. »⁴ Cet examen des

différentes sciences amène Engels à la conclusion que l'opposition entre la vérité et l'erreur n'a de validité absolue que pour un domaine extrêmement limité.¹

Lénine discute, lui aussi, de vérité absolue et de vérité relative. Sa position reste assez complexe. Reconnaître la relativité de nos connaissances n'entraîne pas, croit-il, le rejet de toute vérité absolue. Mais celle-ci est définie plutôt comme un terme ou une limite vers laquelle nous progressons. « Au point de vue du matérialisme moderne, c'est-à-dire du marxisme, dit-il, les *limites* de l'approximation de nos connaissances à la vérité objective absolue sont historiquement relatives, mais l'existence même de cette vérité n'est pas contestable, comme il n'est pas contestable que nous en approchons. »² Dans d'autres textes, Lénine définit la vérité absolue comme « une somme de vérités relatives ». Ces vérités relatives deviennent de plus en plus exactes; en dépit de son caractère relatif, chaque proposition scientifique contient « un élément de vérité absolue ». ³

Il est assez étonnant de constater avec quelle facilité les communistes, suivant les circonstances, changent d'attitude sur ce problème. Lorsqu'ils cessent d'attaquer l'adversaire et se mettent à exposer leurs propres théories, ils apparaissent comme les plus grands fabricants de « vérités éternelles » que l'histoire ait connus. Pour maintenir leur système politique et social, ils en sont venus à poser un « nombre énorme » de vérités absolues. Ils ont créé de telles vérités toutes les fois que cette tactique semblait favoriser leur but ultime. Un auteur soviétique les résume comme suit:

Toutes les thèses de base et un nombre énorme de principes secondaires du marxisme-léninisme en philosophie et en science économique, ainsi que la théorie du socialisme et en lutte de classes sont absolument vrais. Que la matière soit première et que la conscience en soit dérivée, que l'effondrement du capitalisme soit inévitable, que « le système socialiste doit succéder au capitalisme aussi inévitablement que le jour succède à la nuit » (Staline), que le système économique socialiste offre des possibilités illimitées pour le développement

1. *Anti-Dühring*, p. 120.

2. *Ibid.*, p. 120. Dans *Dialectique de la nature*, Engels conclut une étude sur la portée restreinte des lois de la nature par ces mots: « ... Et ainsi il ne reste rien qui ait une valeur absolument universelle sinon... le mouvement. » p. 242.

3. *Ibid.*, p. 121.

4. *Ibid.*, p. 126.

1. *Ibid.*, p. 123.

2. *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 116.

3. *Ibid.*, pp. 115, 283.

ment des forces productives, etc. — ces propositions sont toutes des vérités *absolues*, confirmées par la pratique à tel point que rien dans le futur ne pourra jamais les réfuter.¹

Quel critère permet de juger si les idées correspondent, comme une image fidèle, à la réalité? Les communistes répondent toujours à cette question par ces mots de Marx: « C'est dans la 'praxis' que l'homme doit démontrer la vérité, c'est-à-dire la réalité, la puissance, la précision de sa pensée. La controverse sur la réalité ou la non-réalité de la pensée — isolée de la 'praxis' — est une question purement scolastique. »² Lénine reprenait la même idée dans ces termes: « Pour le matérialiste le 'succès' de la pratique humaine démontre la concordance de nos idées avec la nature objective des choses perçues. »³

Mais en quoi consiste cette pratique qui doit mettre à l'épreuve nos idées concernant, disons, un phénomène naturel ou une substance chimique? C'est l'ensemble des travaux auxquels se livre le savant pour les créer, les reproduire à l'aide de leurs conditions et les faire servir à ses fins. Pour une théorie physique, une confirmation par la pratique viendra de ce qu'elle prédit un fait encore inconnu ou qu'elle guide la construction d'instruments comme un microscope électronique ou une bombe atomique. Toutefois, la pratique ne se confine pas aux travaux du savant dans un laboratoire: ses aspects varient suivant la nature des idées à éprouver. Au sens large du terme, elle englobe l'action des hommes sur la nature et l'action des hommes les uns sur les autres. « La pratique, en son sens plein, c'est toute l'activité historique et sociale des hommes. Elle comprend le travail technique et l'expérience scientifique, la lutte des classes, la construction révolutionnaire, en un mot la transformation de la nature et la transformation des rapports sociaux. »⁴ Il y a une pratique supérieure

1. M. N. RUTKEVICH, cité par WETTER, *op. cit.*, p. 515.
2. *Morceaux choisis*, p. 50.

3. *Matérialisme et empiriocriticisme*, p. 120.

4. ROGER GARAUUDY, *La Théorie matérialiste de la connaissance*, p. 264.
« Pour le marxisme, la pratique est avant tout l'activité matérielle, la production, car l'existence même de la société, la vie des hommes en dépendent. Un des plus importants éléments constitutifs de la pratique, c'est l'activité révolutionnaire des classes, des groupes sociaux, dans le but de supprimer les régimes sociaux caducs, de leur substituer des systèmes nouveaux, avancés, favorables au progrès de la société. L'expérience scientifique est aussi une forme de la pratique. » *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 606.

qui domine toutes les autres et dont le verdict détermine le jugement ultime sur tout problème. C'est le succès de la construction du communisme. Une proposition est jugée vraie, une action est jugée bonne dans la mesure où elles concourent au progrès du communisme.

Cette foi en la pratique s'appuie sur l'idée suivante: si, concernant un objet quelconque, les connaissances confirmées par la pratique étaient fausses, le succès de nos actions s'expliquerait difficilement. Comment la technique et l'industrie pourraient-elles reproduire des substances et des phénomènes naturels sans les comprendre et sans posséder à leur sujet des notions justes? Engels décrit de cette manière le fonctionnement et la valeur de ce critère:

Du moment que nous employons ces objets à notre propre usage d'après les qualités que nous percevons en eux, nous soumettons à une épreuve infailible l'exactitude ou l'inexactitude de nos perceptions sensorielles. Si ces perceptions sont fausses, l'usage de cet objet qu'elles nous ont suggéré est faux; par conséquent notre tentative doit échouer. Mais si nous réussissons à atteindre notre but, si nous constatons que l'objet correspond à la représentation que nous en avons, qu'il donne, ce que nous attendions de son usage, c'est la preuve positive que, dans le cadre de ces limites, nos perceptions de l'objet et de ses qualités concordent avec la réalité hors de nous.¹

Les remarques antérieures d'Engels sur la difficulté de rencontrer des vérités absolues montrent que ce critère n'est pas définitif. En effet, bien des propositions confirmées à une époque donnée ont dû être revisées par la suite. Cela vient de ce que la pratique ne peut pas atteindre d'une façon exhaustive tous les aspects d'un phénomène. Il n'est pas nécessaire de connaître la nature de l'électricité pour l'utiliser avec succès. « Il ne faut certes pas oublier, dit Lénine, que le critérium de la pratique ne peut, au fond, jamais confirmer ou réfuter complètement une idée hu-

1. *Études philosophiques*, pp. 93-94. « L'observation empirique à elle toute seule ne pourra jamais prouver de façon suffisante la nécessité. *Post hoc*, mais non *propter hoc*. Cela est si vrai que, du lever constant du soleil le matin, il ne s'ensuit pas qu'il se lèvera aussi demain, et, en fait, nous savons maintenant qu'un moment viendra où un matin le soleil ne se lèvera pas. Mais la preuve de la nécessité est dans l'activité humaine, dans l'expérience, dans le travail: si je peux produire le *post hoc*, il devient identique au *propter hoc*. » ENGELS, *Dialectique de la nature*, p. 232.

maine quelle qu'elle soit. Ce critérium est aussi assez 'vague' pour ne pas permettre aux connaissances de l'homme de devenir 'absolues' ; il est cependant assez déterminé pour permettre une lutte implacable contre toutes les variétés de l'idéalisme et de l'agnosticisme. »¹

De ces affirmations des marxistes se dégagent les propositions générales suivantes. Les progrès des sciences expérimentales ont révélé un univers engagé dans un mouvement beaucoup plus profond et plus universel qu'on ne l'avait cru jusqu'au XIX^e siècle. Pour l'étudier avec succès, il faut recourir à une nouvelle méthode, la dialectique. Celle-ci permettra à la dialectique immanente au mouvement des choses de se refléter adéquatement dans la pensée, par suite de la correspondance entre les procédés de cette méthode et la condition des êtres naturels.

Textes choisis

COMMENT LE MATÉRIALISME MODIFIE SA FORME

FRIEDRICH ENGELS

Feuerbach confond... le matérialisme, conception générale du monde reposant sur une certaine interprétation des rapports entre la matière et l'esprit, avec la forme spéciale dans laquelle cette conception du monde s'est exprimée à une étape historique déterminée, à savoir au XVIII^e siècle. Plus encore, il le confond avec la forme plate, vulgaire, sous laquelle le matérialisme du XVIII^e siècle continue à exister aujourd'hui dans la tête des naturalistes et des médecins et fut préché au cours de la décade 1850-1860 par Büchner, Vogt et Moleschott. Mais, de même que l'idéalisme passa par toute une série de phases de développement, il en est de même du matérialisme. Avec chaque découverte qui fait époque dans le domaine des sciences naturelles, il lui faut modifier sa forme, et depuis que l'histoire elle-même est soumise à l'étude matérialiste, s'ouvre également ici une nouvelle voie de développement.

Le matérialisme du siècle précédent était avant tout mécaniste, parce que, à cette époque, de toutes les sciences naturelles, seule la mécanique, et encore seulement celle des corps solides célestes et terrestres, bref, la mécanique de la pesanteur, était arrivée à un certain achèvement. La chimie n'existait encore que dans sa forme enfantine, phlogistique. La biologie était encore dans les langages; l'organisme végétal et animal n'avait encore été étudié que grossièrement et n'était expliqué que par des causes purement mécaniques; pour les matérialistes du XVIII^e siècle, l'homme était une machine, tout comme l'animal pour Descartes. Cette application exclusive de la mécanique à des phénomènes de nature chimique et organique chez lesquels les lois mécaniques agissaient assurément aussi, mais étaient rejetées à l'arrière-plan par des lois d'ordre supérieur, constitue une étroitesse spécifique, mais inévitable à cette époque, du matérialisme français classique.

La deuxième étroitesse spécifique de ce matérialisme consistait dans son incapacité à considérer le monde en tant que processus, en tant que matière engagée dans un développement historique. Cela correspondait au niveau qu'avaient atteint à l'époque les sciences naturelles et à la façon métaphysique, c'est-à-dire antidialectique, de philosopher qui en résultait. On savait que la nature était engagée dans un mouvement perpétuel. Mais ce mouvement, d'après la conception de

l'époque, décrivait aussi un cercle perpétuel et, par conséquent, ne bougeait jamais de place; il produisait toujours les mêmes résultats. Cette conception était inévitable à l'époque. La théorie kantienne de la formation du système solaire venait à peine d'être formulée et ne passait encore que pour une simple curiosité. L'histoire de la formation de la terre, la géologie, était encore totalement inconnue, et l'idée que les êtres naturels vivants actuels sont le résultat d'une longue évolution du simple au complexe ne pouvait alors absolument être établie scientifiquement. La conception non historique de la nature était, par conséquent, inévitable. On peut d'autant moins en faire un reproche aux philosophes du XVIII^e siècle qu'on la rencontre également chez Hegel. Chez ce dernier, la nature, en tant que simple « extériorisation » de l'idée, n'est capable d'aucun développement dans le temps, mais seulement d'une extension de sa diversité dans l'espace, de telle sorte qu'elle établit en même temps, et l'un à côté de l'autre, tous les degrés de développement qu'elle comporte et se trouve condamnée à une perpétuelle répétition des mêmes processus. Et c'est cette absurdité d'un développement dans l'espace, mais en dehors du temps — condition fondamentale de tout développement — que Hegel impose à la nature, au moment même où la géologie, l'embryologie, la physiologie végétale et animale et la chimie organique se développaient et où apparaissaient, sur la base de ces sciences nouvelles, les pressentiments pleins de génie de la théorie ultérieure de l'évolution (par exemple, chez Goethe et Lamarck). Mais le système l'exigeait ainsi, et force était à la méthode, pour l'amour du système, d'être infidèle à elle-même.¹

LA MÉTHODE DIALECTIQUE

KARL MARX

Ma méthode dialectique ne diffère pas seulement, quant au fondement, de la méthode hégélienne; elle en est le contraire direct. Pour Hegel, le processus de la pensée, dont il fait même, sous le nom d'idée, un sujet autonome, est le créateur de la réalité qui n'en est que le phénomène extérieur. Pour moi, le monde des idées n'est que le monde matériel, transposé et traduit dans l'esprit humain.

Il y a quelque trente ans, alors que la dialectique de Hegel était encore à la mode, j'en ai critiqué le côté décevant. Mais juste au moment où j'écrivais le premier volume du *Capital*, la jeune génération, maussade, prétentieuse et médiocre, qui

1. *Ludwig Feuerbach*..., pp. 18-20.

tient actuellement [1872] le haut du pavé dans l'Allemagne cultivée, prenait plaisir à traiter Hegel comme Mendelssohn, du temps de Lessing, traitait Spinoza, c'est-à-dire de « chien crevé ». Je me déclarai donc ouvertement le disciple de ce grand penseur, et, dans le chapitre relatif à la théorie de la valeur, je mis même une certaine coquetterie à lui emprunter son vocabulaire particulier. La mystification, à laquelle la dialectique aboutit chez Hegel, n'empêche en rien ce philosophe d'avoir été le premier à en exposer, de façon complète et consciente, les formes de mouvement générales. Mais elle est, chez lui, sens dessus dessous. Il faut la renverser si l'on veut, dans l'enveloppe mystique, découvrir le noyau rationnel.

Dans sa forme mystifiée, la dialectique fut à la mode en Allemagne, parce qu'elle semblait transfigurer ce qui existait. Dans sa forme rationnelle, elle est un scandale et un objet d'horreur aux yeux des bourgeois et de leurs porte-parole doctrinaires, et cela pour différentes raisons: dans l'intelligence positive des choses existantes elle implique en même temps l'intelligence de leur négation, de leur destruction nécessaire; elle conçoit toute forme en cours de mouvement et, par conséquent, d'après son côté périssable; elle ne se laisse imposer par rien et est, de par son essence, critique et révolutionnaire.

Le mouvement, plein de contradictions, de la société capitaliste, le bourgeois pratique en prend le plus nettement conscience dans les péripéties du cycle périodique que l'industrie moderne parcourt et qui a son point culminant... dans la crise générale. Cette crise est en marche, bien qu'elle soit encore dans les stades préparatoires. Comme elle s'étendra partout et sera très intense, elle finira par apprendre la dialectique même aux heureux veinards du Saint-Empire germano-prussien.¹

LE RÔLE DES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES

FRIEDRICH ENGELS

... Si, jusqu'à la fin du siècle dernier, la science de la nature fut surtout une science d'*accumulation*, une science de choses faites une fois pour toutes, elle est essentiellement, dans notre siècle, une science de *classement*, une science des phénomènes, de l'origine et du développement, de ces choses et de la filiation qui relie ces phénomènes de la nature en un grand tout. La physiologie qui étudie les phénomènes de l'organisme végétal et animal, l'embryologie qui étudie le développement de chaque

1. *Le Capital*, préface de la deuxième édition, trad. Molitor, Paris, Cos-
tas, 1949, T. I, pp. 20-22.

organisme depuis l'embryon jusqu'à la maturité, la géologie qui étudie la formation progressive de la surface terrestre, sont toutes filles de notre siècle.

Mais ce sont surtout trois grandes découvertes qui ont fait progresser à pas de géant notre connaissance de l'enchaînement des processus naturels : premièrement, la découverte de la cellule en tant que l'unité d'où se développe par la multiplication et la différenciation tout l'organisme végétal et animal de telle sorte que non seulement l'on a reconnu que le développement et la croissance de tous les organismes supérieurs se poursuivent selon une seule loi générale, mais encore que dans la capacité de transformation de la cellule la voie est indiquée par laquelle les organismes peuvent modifier leur espèce, et, par là, traverser un développement plus qu'individuel. Deuxièmement, la découverte de la transformation de l'énergie, qui nous a montré toutes les forces — c'est ainsi qu'on les nomme — agissantes tout d'abord dans la nature inorganique, la force mécanique et son complément, l'énergie appelée potentielle, la chaleur, le rayonnement (lumière ou chaleur rayonnante), l'électricité, le magnétisme, l'énergie chimique comme étant autant de phénomènes différents du mouvement universel passant dans certains rapports de quantité de l'une à l'autre, de telle sorte que, pour une certaine quantité de l'une qui disparaît, réapparaît une certaine quantité d'une autre, et qu'ainsi tout le mouvement de la nature se réduit à ce processus ininterrompu de transformation d'une forme dans une autre. Enfin, la démonstration d'ensemble faite pour la première fois par Darwin, selon laquelle tous les produits de la nature qui nous environnent actuellement, y compris les hommes, sont le produit d'un long processus de développement d'un petit nombre de germes unicellulaires à l'origine, et que ces derniers sont, à leur tour, issus d'un protoplasme ou d'un corps albinoidal constitué par voie chimique.

Grâce à ces trois grandes découvertes et aux progrès formidables des sciences naturelles, nous sommes aujourd'hui en mesure de pouvoir montrer dans les grandes lignes l'enchaînement entre les phénomènes de la nature non seulement dans les différents domaines, mais encore celui entre les différents domaines, et de pouvoir présenter ainsi un tableau synoptique de l'ensemble de la nature sous une forme à peu près systématique, au moyen de faits fournis par les sciences naturelles expérimentales elles-mêmes. C'était autrefois la tâche de ce que l'on appelait la philosophie de la nature de fournir ce tableau d'ensemble. Elle ne pouvait le faire qu'en remplaçant les rapports réels encore inconnus par des rapports imaginaires, fantastiques, en complétant les faits manquants par des idées, et en comblant les lacunes existant dans la réalité au moyen de la simple imagination. En procédant ainsi, elle a eu maintes

idées géniales, pressenti maintes découvertes ultérieures, mais elle a également mis en jeu pas mal de bêtises, comme il ne pouvait en être autrement. Aujourd'hui, où l'on n'a besoin que d'interpréter les résultats de l'étude de la nature dialectiquement, c'est-à-dire dans le sens de l'enchaînement qui lui est propre pour arriver à un « système de la nature » satisfaisant pour notre époque, où le caractère dialectique de cet enchaînement s'impose, même contre leur gré, aux cerveaux des naturalistes formés à l'école métaphysique, aujourd'hui, la philosophie de la nature est définitivement mise à l'écart. Toute tentative en vue de la ressusciter ne serait pas seulement superflue, *ce serait une régression*.¹

FORMATION DE LA DIALECTIQUE MATÉRIALISTE

FRIEDRICH ENGELS

... De la dissolution de l'école hégélienne, sortit encore une autre tendance, la seule qui ait vraiment donné des fruits, et cette tendance est essentiellement attachée au nom de Marx.

La rupture avec la philosophie de Hegel se produisit ici également par le retour au point de vue matérialiste. Cela signifie qu'on se décida à concevoir le monde réel — nature et histoire — tel qu'il se présente lui-même à quiconque va à lui sans aucune billesée idéaliste; on se décida à sacrifier impitoyablement toute lubie idéaliste impossible à concilier avec les faits considérés dans leurs propres rapports et non dans des rapports fantastiques. Et le matérialisme ne signifie vraiment rien de plus. Seulement, c'était la première fois qu'on prenait vraiment au sérieux la conception matérialiste du monde, qu'on l'appliquait d'une façon conséquente à tous les domaines du savoir en question, tout au moins dans les grandes lignes.

On ne se contenta pas de mettre tout simplement Hegel de côté; on s'attacha au contraire à son aspect révolutionnaire développé plus haut, à la méthode dialectique. Mais cette méthode était inutilisable sous sa forme hégélienne. Chez Hegel, la dialectique est l'idée se développant elle-même. L'idée absolue, non seulement existe de toute éternité — on ne sait pas où — mais elle est également la véritable âme vivante de tout le monde existant. Elle se développe pour venir à elle-même à travers toutes les phases préliminaires, qui sont longuement traitées dans la *Logique*, et qui sont toutes incluses en elle. Puis elle « se dessaisit » en se transformant en la nature, où, sans avoir conscience d'elle-même, déguisée en

1. *Ludwig Feuerbach*... pp. 35-37.

nécessité naturelle, elle passe par un nouveau développement, et finalement revient à la conscience d'elle-même dans l'homme; cette conscience d'elle-même s'élabore à son tour dans l'histoire en partant de l'élément brut jusqu'à ce qu'enfin l'idée absolue revienne complètement à elle-même dans la philosophie de Hegel. Chez Hegel, le développement dialectique qui se manifeste dans la nature et dans l'histoire, c'est-à-dire l'enchaînement causal du progrès s'imposant de l'inférieur au supérieur à travers tous les mouvements en zig-zag et tous les reculs momentanés, n'est donc que le reflet de l'automouvement personnel de l'idée se poursuivant de toute éternité, on ne sait où, mais, en tout cas, indépendamment de tout cerveau pensant humain. C'était cette intervention idéologique qu'il s'agissait d'écartier. Nous considérons à nouveau les idées de notre cerveau du point de vue matérialiste, comme étant les reflets des objets, au lieu de considérer les objets réels comme les reflets de tel ou tel degré de l'idée absolue. Par là, la dialectique fut réduite à la science des lois générales du mouvement, tant du monde extérieur que de la pensée humaine — à deux séries de lois identiques au fond, mais différentes dans leur expression en ce sens que le cerveau humain peut les appliquer consciemment, tandis que, dans la nature, et, jusqu'à présent, en majeure partie également dans l'histoire humaine, elles ne se fraient leur chemin que d'une façon inconsciente, sous la forme de la nécessité extérieure, au sein d'une série infinie de hasards apparents. Mais, par là, la dialectique de l'idée même ne devint que le simple reflet conscient du mouvement dialectique du monde réel, et, ce faisant, la dialectique de Hegel fut mise la tête en haut, ou, plus exactement, de la tête sur laquelle elle se tenait, on la remit de nouveau sur ses pieds. Et cette dialectique matérialiste, qui était depuis des années notre meilleur instrument de travail et notre arme la plus acérée, fut, chose remarquable, découverte non seulement par nous, mais en outre, indépendamment de nous et même de Hegel, par un ouvrier allemand, Joseph Dietzgen.¹

NOTRE DIALECTIQUE EST MATÉRIALISTE

G. V. PLÉKIANOV

Si le lecteur a fait attention à ce qui a été dit plus haut, il comprendra sans peine le peu de valeur de cette idée sur laquelle on revient si souvent, et selon laquelle la *dialectique* est *incompatible avec le matérialisme*. Notre *dialectique*, au contraire, a à sa base la *conception matérialiste de la nature*. Elle s'appuie sur cette dernière et s'effondrerait, si, par un hasard du sort,

1. *Ludwig Feuerbach*... pp. 32-34.

le matérialisme venait à s'effondrer lui-même. Et, inversement, sans la dialectique, la *théorie matérialiste de la connaissance* est incomplète, unilatérale, bien plus, elle est impossible.

Chez Hegel, la *dialectique* coïncide avec la *métaphysique*. Chez nous, la *dialectique* s'appuie sur la doctrine de la nature.

Chez Hegel, le démiurge de la réalité — pour nous servir ici de cette expression de Marx — était l'*idée absolue*. Pour nous, l'idée absolue n'est que l'*abstraction du mouvement* par lequel sont provoqués toutes les combinaisons et tous les états de la matière.

D'après Hegel, la pensée progresse grâce à la découverte et à la solution des *contradictions* contenues dans les concepts. Conformément à notre doctrine *matérialiste*, les contradictions dans le langage de la pensée des contradictions qui résident dans les phénomènes, par suite de la nature contradictoire de la base qui leur est commune, à savoir le mouvement.

D'après Hegel, la marche des choses est déterminée par la marche des idées; d'après nous, la marche des idées s'explique par la marche des choses, la marche de la pensée par la marche de la vie.

Le matérialisme met la dialectique sur « ses pieds » et, par là même, il lui ôte ce voile mystique dans lequel elle était enveloppée chez Hegel. Mais, par là même encore, il montre le caractère révolutionnaire de la dialectique.¹

MÉTAPHYSIQUE ET DIALECTIQUE

FRIEDRICH ENGELS

Les rudiments de la science exacte de la nature ne sont développés que par les Grecs de la période alexandrine, et plus tard, au moyen âge, par les Arabes; encore une science effective de la nature ne se rencontre-t-elle que dans la deuxième moitié du xve siècle, date depuis laquelle elle a progressé à une vitesse sans cesse croissante. La décomposition de la nature en ses parties singulières, la séparation des divers processus et objets naturels en classes déterminées, l'étude de la constitution interne des corps organiques dans la variété de leurs aspects anatomiques, telles étaient les conditions fondamentales des progrès gigantesques que les quatre derniers siècles nous ont apportés dans la connaissance de la nature. Mais cette mé-

1. *Les Questions fondamentales du marxisme*, pp. 143-144.

thode nous a également légué l'habitude d'appréhender les objets et les processus naturels dans leur isolement, en dehors de la grande connexion d'ensemble, par conséquent non dans leur mouvement, mais dans leur repos; comme des éléments non essentiellement variables, mais fixes; non dans leur vie, mais dans leur mort. Et quand, grâce à Bacon et à Locke, cette manière de voir passa de la science de la nature à la philosophie, elle produisit l'étroitesse d'esprit spécifique des derniers siècles, le mode de pensée métaphysique.

Pour le métaphysicien, les choses et leurs reflets dans la pensée, les concepts, sont des objets d'étude isolés, à considérer l'un après l'autre et l'un sans l'autre, fixes, rigides, donnés une fois pour toutes. Il ne pense que par antithèses sans moyen terme: il dit oui, oui, non, non; ce qui va au-delà ne vaut rien. Pour lui, ou bien une chose existe, ou bien elle n'existe pas; une chose ne peut pas non plus être à la fois elle-même et une autre. Le positif et le négatif s'excluent absolument, la cause et l'effet s'opposent de façon tout aussi rigide. Si ce mode de penser nous paraît au premier abord tout à fait plausible, c'est qu'il est celui de ce qu'on appelle le bon sens. Mais si respectable que soit ce compagnon tant qu'il reste cantonné dans le domaine prosaïque de ses quatre murs, le bon sens connaît des aventures tout à fait étonnantes dès qu'il se risque dans le vaste monde de la recherche, et la manière de voir métaphysique, si justifiée et si nécessaire soit-elle dans de vastes domaines dont l'étendue varie selon la nature de l'objet, se heurte toujours, tôt ou tard, à une barrière au-delà de laquelle elle devient étroite, bornée, abstraite, et se perd en contradictions insolubles: la raison en est que, devant les objets singuliers, elle oublie leur enchaînement; devant leur être, leur devenir, elle périt; devant leur repos, leur mouvement; les arbres l'empêchent de voir la forêt. Pour les besoins de tous les jours, nous savons, par exemple, et nous pouvons dire avec certitude, si un animal existe ou non; mais une étude plus précise nous fait trouver que ce problème est parfois des plus embrouillés, et les juristes le savent très bien, qui se sont évertués en vain à découvrir la limite rationnelle à partir de laquelle tuer un enfant dans le sein de sa mère est un meurtre; et il est tout aussi impossible de constater le moment de la mort, car la physiologie démontre que la mort n'est pas un événement unique et instantané, mais un processus de très longue durée. Parallèlement, tout être organique est, à chaque instant, le même et non le même; à chaque instant, il assimile des matières étrangères et en élimine d'autres, à chaque instant des cellules de son corps dépérissent et d'autres se forment; au bout d'un temps plus ou moins long, la substance de ce corps s'est totalement renouvelée, elle a été remplacée par d'autres atomes de matière, de sorte que tout être organisé est constamment la

même et cependant un autre. À considérer les choses d'un peu près, nous trouvons encore que les deux pôles d'une contradiction, comme positif et négatif, sont tout aussi inséparables qu'opposés et qu'en dépit de toute leur valeur d'antithèse, ils se pénètrent mutuellement; parallèlement, que cause et effet sont des représentations qui ne valent comme telles qu'appliquées à un cas particulier, mais que, dès que nous considérons ce cas particulier dans sa connexion générale avec l'ensemble du monde, elles se fondent, elles se résolvent dans la vue de l'action réciproque universelle, où causes et effets permutent continuellement, où ce qui était effet maintenant ou ici, devient cause ailleurs ou ensuite, et *vice versa*.

Tous ces processus, toutes ces méthodes de pensée n'entrent pas dans le cadre de la pensée métaphysique. Pour la dialectique, par contre, qui appréhende les choses et leurs reflets conceptuels essentiellement dans leur connexion, leur enchaînement, leur mouvement, leur naissance et leur fin, les processus mentionnés plus haut sont autant de vérifications du comportement qui lui est propre. La nature est le banc d'essai de la dialectique et nous devons dire à l'honneur de la science moderne de la nature qu'elle a fourni pour ce banc d'essai une riche moisson de faits qui s'accroît tous les jours, en prouvant ainsi que dans la nature les choses se passent, en dernière analyse, dialectiquement et non métaphysiquement, que la nature ne se met pas dans l'éternelle monotonie d'un cycle sans cesse répété, mais parcourt une histoire effective. Avant tout autre, il faut citer ici Darwin, qui a porté le coup le plus puissant à la conception métaphysique de la nature en démontrant que toute la nature organique actuelle, les plantes, les animaux et, par conséquent, l'homme aussi, est le produit d'un processus d'évolution qui s'est poursuivi pendant des millions d'années. Mais comme jusqu'ici on peut compter les savants qui ont appris à penser dialectiquement, le conflit entre les résultats découverts et le mode de pensée traditionnel explique l'énorme confusion qui règne actuellement dans la théorie des sciences de la nature et qui met au désespoir maîtres et élèves, auteurs et lecteurs. 1